

U of OTTAWA



39003002134749



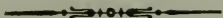




CE-franc



A TIRE-D'AILE



DU MÊME AUTEUR :

THÉÂTRE.

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers. (Odéon.)

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose. (Gymnase.)

BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes, en prose, en collaboration avec A. Delavigne. (Odéon.)

LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes, en prose, même collab. (Gymnase.)

POESIES.

TABLETTES D'UN MOBILE (1870-71), poésies.

L'ÉMIGRANT ALSACIEN, récit en vers, avec une gravure de Gustave Doré. (2<sup>e</sup> édition.)

A BEAUMARCHAIS, à-propos en vers, dit par M. Porel au théâtre de l'Odéon





JACQUES NORMAND

---

A

# TIRE-D'AILE

34  
POESIES

*M. Albert Duval*

*Billet de faire part. — Les conditions d'abonnement*

*Les Poésies & Le Billet de Faire Part*

*Le Livre de Poésies, 1891*

---

DEUXIÈME ÉDITION

---

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

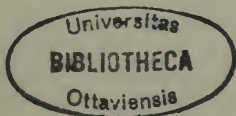
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

---

MDCCC LXXVIII



DU MÊME AUTEUR :

THÉÂTRE.

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers. (Odéon.)

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose. (Gymnase.)

BLACKSON PÈRE, comédie en trois actes, en prose. (Odéon.)

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose. (Gymnase.)

TABLETTES D'UN MOBILE (1870-71), poésies.

L'ÉMIGRANT ALSACIEN, récit en vers, avec une gravure de Gustave Doré. (2<sup>e</sup> édition.)

A BEAUMARCHAIS, à-propos en vers, dit par M. Porel au théâtre de l'Odéon

---

JACQUES NORMAND

---

A

# TIRE-D'AILE

POÉSIES

*Les trois Fleurs et l'Hirondelle.*

*Billet de faire part. — Les tentations d'Antoine.*

*Les Violettes — Le Rêve du Prieur.*

*Le Laurier-rose, etc...*

---

DEUXIÈME ÉDITION

---

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

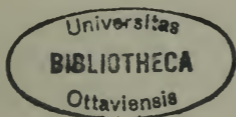
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

---

MDCCC LXXVIII



PQ

2376

.N7A73

1878

## AU LECTEUR

*Encore des vers !... Aux vitrines  
Quand on voit, par files chagrines,  
Bien rangés, bien neufs, bien peignés,  
Malgré leurs titres poétiques,  
Par les acheteurs trop pratiques  
Tant de volumes dédaignés !*

*Encore des vers!... Quand la prose  
Est souveraine en toute chose?  
Quand Pégase erre sans appui?  
Dans ce siècle de télégraphes  
Ailleurs que pour les épitaphes  
Et les mirlitons, des vers?... Oui!*

*Au soleil des jeunes années  
Ces rimes éparses sont nées  
Sans but aussi bien que sans art,  
Et n'ayant eu, pour prendre vie,  
D'autre loi que la fantaisie,  
D'autre raison que le hasard.*

*Qu'aujourd'hui libres, et bercées  
Au gré des strophes cadencées,  
Chantant gaîtés, soucis, espoirs,  
Elles s'échappent pêle-mêle,  
Et fendent l'air à tire-d'aile  
Comme un vol d'oiseaux blancs et noirs!*

*Avec elles pars, ô mon livre!*  
*Au vent qui passe je te livre!*  
*Pars!... Mais à peine publié,*  
*Hélas! je connais ta fortune...*  
*Tu suivras la route commune*  
*A peine lu, vite oublié!*

---





RIMES ÉPARSES



LES TROIS FLEURS  
ET L'HIRONDELLE.

---

A M. E. LEGOUVÉ

De l'Académie française.

Dans un pays lointain... que je ne connais pas,  
Ni vous d'ailleurs, mettons... en Chine,  
Sur le versant d'une colline,  
Au bord d'un lac tranquille où prennent leurs ébats  
De beaux poissons dorés, pointillant de leurs queues  
Le pur cristal des ondes bleues,  
Côte à côte vivaient trois fleurs  
Qui s'adoraient comme des sœurs.

C'était d'abord une rouge immortelle,  
Puis une violette, et puis enfin, près d'elle,  
Sur sa longue tige tremblant,  
Un lys blanc.

Trois fleurs qui partout, ce me semble,  
Ne sont pas aussi bien ensemble!

Mais nous sommes en Chine, après tout!

Certain jour

Une hirondelle, à son retour  
D'un pays d'occident... (je glisse sous silence  
Le nom de ce pays, pays par excellence,  
Aux temps présents comme aux passés...  
Je crois en avoir dit assez!)

Une hirondelle donc, au cours de son voyage,  
Vint s'abattre sur le rivage  
De notre lac chinois, à l'endroit où nos fleurs  
Étaient leurs fraîches couleurs.  
Après les compliments d'usage,  
On causa : les oiseaux et les fleurs ont, dit-on,  
Pour se parler, même jargon :

« Comment ! comment ! dit bientôt l'hirondelle

Toutes les trois vous pouvez vivre ici  
En un tel voisinage et vous aimer ainsi ?

— Et pourquoi non ? répliqua l'immortelle.

— Ah ! dit l'oiseau, vous n'êtes pas

Comme au pays là-bas !

Entre vous trois point n'est de guerre !

— La guerre entre nous ! pourquoi faire ? »

Dit le lys. — « La guerre?... Comment ? »

Hasarda bien timidement

Tout en baissant les yeux d'un petit air honnête

L'humble et modeste violette.

« La guerre ! Eh ! oui, ma foi ! dit l'oiseau, très-flatté

D'être interrogé de la sorte ;

Une guerre où chacun apporte,

De l'un et de l'autre côté,

Des trésors de franchise et d'amabilité ! »

Puis d'un air important : « Voyez-vous, ma bichette,

(Ayant longtemps habité la Villette

Il avait quelque peu l'argot parisien),

Vos compagnes et vous, ici, vous n'êtes rien

Que des fleurs aux autres pareilles,

Dont l'unique devoir — devoir tout gracieux —

Est de nourrir mesdames les abeilles,

D'embaumer le zéphyr et de charmer les yeux.

Mais là-bas, au bout de la terre,

Plus haut est votre ministère

Et plus grands les devoirs qui vous sont départis :

Vous prenez part aux affaires publiques,

Et représentant trois partis

Vous êtes des fleurs... politiques. »

« Corbleu, vous vous moquez ! — dit le lys furieux

Et presque rose de colère.

« Ces hautes fonctions ne sont point notre affaire ! »

Risqua la violette, écarquillant les yeux.

« Votre esprit est facétieux

Et vous contez fort bien, riposta l'immortelle.

Mais vous voyagez trop, en tout temps, en tout lieu,

Pour ne pas mentir quelque peu !

— Rien de plus vrai, » répliqua l'hirondelle.

Et sans tarder elle leur fait

Un récit exact et complet,

Et leur raconte mainte chose  
Que vous connaissez, je le croi,  
Hélas! tout aussi bien que moi,  
Dont je ne dis rien... et pour cause.

A ce tableau rempli de vérité

Prises d'un accès de gaîté,

— Pourquoi? je n'en sais rien! — les fleurs, comme des folles,  
Partirent d'un fou rire éclatant, répété,

A s'en dégrafer leurs corolles :

« Ah! ah! ah! ah! » firent toutes les trois

Avec leurs petites voix

Ayant un son de clochette :

« Ah! ah! ah! ah! » — Ce fut une fête complète!

Puis, le rire apaisé : « Bel oiseau voyageur,

Dit le lys, parlons franc. Pauvres fleurs que nous sommes,

Nous rions, tu vois, à plein cœur

De ce que font là-bas les hommes :

Mais nous ne valons guère mieux!

Car s'ils se disputent entre eux,

Entre nous trois aussi naît plus d'une querelle.

— Entre vous trois! exclama l'hirondelle.

— Oui, répondit la fleur; mais ces mauvais instants

Ne durent jamais bien longtemps.

L'intérêt commun qui nous lie

Est trop puissant pour qu'on l'oublie!

— Quel est-il? — Tu vas le savoir

Dit l'immortelle, à l'instant même.

Le hasard va te faire voir

Quel est cet intérêt suprême! »

Et du côté du nord lui montrant l'horizon :

« Regarde! » lui dit-elle.

Un immense nuage

Rapidement poussé par un grand vent d'orage

S'avançait vers le lac. Rouge comme un tison,

Un éclair tout à coup déchirant son flanc sombre,

Étincela dans l'ombre :

Et l'oiseau crut voir, étonné,

Briller — illusion fantasque! —

Aux rayons de l'éclair, comme un immense casque.



Puis l'orage éclata, terrible, furieux.

Le lac bondit sous la tempête,

Les poissons piquèrent leur tête

Au plus profond des eaux; les arbres, vers les cieux

Agitèrent, tout emmêlées,

Leurs crinières échevelées :

Rien n'y manqua, grêle, tonnerre et vent.

Quant à l'hirondelle, cachée

Dans les branches d'un saule, elle craignit souvent

Par l'ouragan de s'en voir arrachée.

Enfin tout s'apaisa. — Le soleil de nouveau

Dans le ciel clair se mit à luire :

Et le premier soin de l'oiseau

Fut d'aller voir au bord de l'eau

Les trois fleurs... L'ouragan avait dû les détruire

Et les briser certainement.

Quel fut donc son étonnement

De les voir toutes trois entre elles enlacées,

Dans un faisceau dressant leurs têtes élancées,

Et secouant gaillardement

Leurs fronts tout emperlés de pluie !

« Eh quoi ! dit-il, encore là !

Vaillantes et pleines de vie

Après l'ouragan que voilà ! »

Or les fleurs, se serrant étroitement ensemble,  
Lui dirent : « Comprends-tu ? sauras-tu désormais  
Quel est cet intérêt puissant qui nous rassemble  
Et qu'en nos désaccords nous n'oublions jamais ?

Chacune de nous, isolée

Au vent se serait envolée ;

Mais nous le bravons, tu le vois,

En nous unissant toutes trois. »

L'hirondelle comprit sans peine,

Et fit, devant cette haute raison,

Une prompte comparaison

Peu favorable, hélas ! à notre race humaine.

Puis, quittant les trois fleurs, ouvrit l'aile et s'en fut.

A bon entendeur, salut !

---

## LES ANESSES.

A M. EUGÈNE MANUEL

A travers notre grande ville  
Les ânesses s'en vont par file  
De porte en porte, le matin,  
Trottinant, vives et propres,  
Et portant au cou des clochettes  
Qui rendent un son argentin.

Chaque fois que devant ma porte  
Elles passent, quand le vent porte  
Jusqu'à moi leur chant matinal,  
Mon front pâlit, mon cœur se serre,  
Et je voudrais le faire taire  
Ce bruit-là, car il me fait mal !

C'était à la fin de l'automne :  
On n'espérait plus en personne  
Qu'en Dieu, car ils avaient dit tous  
Que la fin devenait prochaine,  
Et que leur science était vaine,  
Et qu'elle allait mourir pour nous.

Elle ! mourir ! Quinze ans ! La grâce !  
Et ce charme que rien n'efface !  
Et ce sourire appris aux cieux !  
Ce regard, frais comme une aurore !  
Cette voix, que j'entends encore  
Quand j'écoute en fermant les yeux !

Ah! dans son lit de jeune fille  
Se soulevant, faible et gentille,  
Chaque matin, je crois la voir  
Gracieuse, toujours coquette,  
Balancer sa petite tête  
En riant, devant son miroir!

Et pourtant, elle était bien triste  
Quelquefois, et même égoïste.  
Et nous grondait injustement...  
Chères colères envolées,  
Où vous en êtes-vous allées  
Que l'on vous retrouve un moment!

Mais aussi qu'elle était jolie!  
Comme sa figure pâlie  
S'illuminait d'un gai rayon  
Brillant de trompeuses promesses,  
Quand on entendait les ânesses  
Avec leur joyeux carillon!

Elle riait, pauvre petite !  
Il fallait descendre bien vite  
Et rapporter le lait fumant :  
Et puis c'étaient des cris de joie...  
Ces gaîtés-là, Dieu les envoie  
Pour nous frapper moins rudement.

Un jour vint — jour fatal et sombre  
Qui reste pour toujours au nombre  
De ces dates qu'on dit tout bas  
Et que jamais l'oubli n'emporte —  
Les ânesses devant la porte  
Hélas ! ne s'arrêtèrent pas.

Car cette porte était couverte  
D'une tenture blanche, ouverte,  
Laisant voir les flambeaux luisants,  
Le petit cercueil aux plis roides  
Serrant entre ses planches froides  
Cette espérance de quinze ans.

Depuis lors, quand dans notre ville  
Les ânesses s'en vont par file  
Égrenant leur chant matinal,  
Mon front pâlit, mon cœur se serre,  
Et je voudrais le faire taire  
Ce bruit-là, car il me fait mal !

---

LA DERNIÈRE COUVÉE.

Sur la branche presque jaunie  
A l'approche du froid hiver,  
La famille s'est réunie  
Prête à s'éparpiller dans l'air.

Ce sont les chétifs, les plus frêles,  
Les faibles, les nouveaux venus,  
Ceux dont les ailes maternelles  
Ont dû se rapprocher le plus.



Fils d'une dernière couvée,  
Ils n'ont point connu le printemps,  
Et leur plume à peine arrivée  
Voici qu'arrivent les autans.

Ils n'ont pu ressentir la joie  
Du vent chaud glissant sur les nids,  
Et le soleil ne leur envoie  
Que des rayons déjà ternis.

Mal faits pour la lutte prochaine  
Que leur réservent les frimas,  
Ils ne savent voler qu'à peine,  
Et l'hiver s'avance à grands pas.

Aussi, pour la mère inquiète,  
Que de soucis, que de regrets !  
Elle va, vient, saute, volette  
Près du nid, vide désormais ;

Voyant leurs essais inhabiles  
Elle frémit pour l'avenir,  
Et, par mille cris inutiles,  
S'efforce de les retenir...

Mais ignorants de leur faiblesse,  
Impatients de liberté,  
Malgré son active tendresse,  
Son appel triste et répété,

Les petits, entr'ouvrant leur aile,  
Joyeux et poussant mille cris,  
Quittent la branche maternelle  
Et s'envolent dans le ciel gris.

Semblables vous êtes, ô mères !  
Et semblables sont vos tourments,  
Quand la vie aux luttes amères  
Va commencer pour vos enfants.

A l'avenir rempli d'alarmes  
Vous ne songez pas sans trembler,  
Vos yeux se remplissent de larmes  
Quand le chéri va s'envoler.

Or, le chagrin qui vous tourmente  
S'accroît encor, quand vous sentez  
Que d'une nature inclémente  
Ils connaissent les duretés.

Vous gémissiez beaucoup naguère  
Lorsque les aînés sont partis,  
Mais moins... car pour la grande guerre  
Ces derniers-là sont trop petits.

Et puis — ô tendresse subtile! —  
Ceux qu'on vous voit le plus chérir  
Sont ceux dont la santé débile  
Vous fit toujours le plus souffrir,

En eux, vous aimez vos tristesses,  
Vos dévouements affectueux ;  
Et vos plus certaines richesses  
Sont les pleurs qui vous viennent d'eux.

Aussi, quand dans la vie immense  
Ils s'envolent, faibles et nus,  
Votre âme, inquiète d'avance,  
Sent mille malheurs inconnus,

Et sur le bord du nid, craintives,  
Vous demeurez longtemps, pour voir  
Leurs petites ailes chétives  
Palpiter sur le grand ciel noir.

---

IV

BILLET DE FAIRE PART.

A C. COQUELIN

Depuis dimanche une heure et quart  
Le ciel, à mes désirs prospère,  
A bien voulu me rendre père...  
Et je viens vous en faire part.

Chut! chut! — Dans la pièce voisine  
Il sommeille, mon premier-né,  
Au fond du berceau tout orné  
De dentelle et de mousseline.

J'avais beau soutenir que non,  
Chacun disait dans la famille :  
« Ce ne peut être qu'une fille ! »  
J'en étais sûr : c'est un garçon !

Un gros garçon ! — Et sans système,  
Sans vain amour-propre d'auteur,  
Un garçon qui me fait honneur  
Et me rend tout fier de moi-même !

Ma femme — un ange, un cœur parfait !  
Mais qui n'est pas très, très-jolie —  
Comme un fait évident, publie  
Que l'enfant est tout son portrait.

Elle a mis cela dans sa tête !  
Je ne la contredis en rien...  
Mais, à dire vrai, je crois bien  
Qu'elle est dans une erreur complète.

Si vous pouviez un seul moment  
Voir mon héritier, sa tournure,  
Son profil à la ligne pure,  
Son corps au souple mouvement,

Son front noble, la courbe fière  
De son nez, ses yeux bleu d'azur...  
Vous vous écrieriez, j'en suis sûr :  
« C'est tout le portrait de son père ! »

Pour le baptême on a déjà  
Choisi le parrain, la marraine ;  
Les noms arrivent par douzaine :  
C'est celui-ci, c'est celui-là !

Bref, chacun intrigue, cabale,  
Plaide pour le saint de son choix :  
On ferait moins de bruit, je crois,  
Dans une lutte électorale.

Non contents de le baptiser,  
Nos amis, dévoilant d'avance  
Tout le cours de son existence,  
Prétendent la prophétiser.

Les femmes le font militaire  
Et colonel du premier coup ;  
Le parrain, plus simple en son goût,  
Rêve le titre de notaire.

« Industriel ! quel bel état ! »  
Dit un oncle dans l'industrie.  
« Le barreau ! mais c'est là la vie ! »  
Répond mon cousin l'avocat.

« Qu'à la culture il se destine ! »  
Dit le grand'père, agriculteur.  
« Croyez-moi, me dit le docteur,  
« Qu'il fasse de la médecine ! »



Mon Dieu! Quel sera son métier  
Dans vingt ans, messieurs, je l'ignore...  
Ne m'en tourmentez pas encore :  
Tâchons d'abord qu'il soit... rentier!

C'est pour moi chose secondaire  
Que son avenir, et j'attends  
Qu'il commence à faire ses dents  
Pour songer à ce qu'il doit faire!

D'ailleurs... Eh bien! qu'est-ce ceci?  
Quels cris me déchirent l'oreille?  
C'est mon héritier qui s'éveille...  
Il s'éveille toujours ainsi!

Il va, pendant une heure entière,  
Crier sans cesser un moment...  
Moi, je trouve cela charmant :  
Il a l'organe de son père!

Il est gai sitôt qu'il me voit...  
Ne le dites pas à sa mère,  
Car elle prétend qu'au contraire  
Il pleure dès qu'il m'aperçoit.

Allons, voilà qu'il recommence !  
Oui, petit tyran, me voilà !  
Rien ne vaut pour lui son papa,  
Je vous le dis en confidence.

Ah! certes! c'est bien mon portrait!  
Et j'en rends grâce à la nature :  
On aime à voir sa signature  
Au bas des actes que l'on fait!

Et puis... mais je ne pense guères,  
Tant je me sens le cœur joyeux,  
Combien je dois être ennuyeux  
En vous racontant mes affaires!

Les moments paraissent si courts  
Quand on parle de ce qu'on aime!  
D'ailleurs, c'est plus fort que moi-même :  
On n'est pas père tous les jours!

Près de cet être frais et rose  
Je suis comme ragaillard...  
Allons voir s'il n'a pas grandi  
Depuis si longtemps que je cause.

Que voulez-vous? je fus bavard...  
Daignez m'excuser : c'est la joie!...  
Et permettez qu'on vous envoie  
Ce gai billet de faire part !

---

## LA LIONNE.

A ÉDOUARD CLUNET.

Dans une cage étroite, aux lourds barreaux de fer,  
Avec ses trois petits, fils déchus du désert,  
Sur le dos étendue, une lionne joue.  
Comme fait une chatte, en l'air elle secoue  
Sa patte lourde et rude, à la lutte appelant  
Les jeunes lionceaux qui rampent sur son flanc.  
Ceux-ci, mal affermis dans leurs sauts inhabiles,  
S'épuisent autour d'elle en efforts inutiles,  
Lui mordillent la queue, et le ventre, et le cou,  
Prennent un grand élan, bondissent tout à coup,  
Puis roulent lourdement, en poussant, de colère,  
Ce cri, bien vague encor, qui deviendra tonnerre.

Elle, superbe et bonne, avec tranquillité  
Supporte le tourment de ce choc répété,  
Et parfois, d'un seul coup de sa langue revêche,  
Les soulève du sol, les renverse et les lèche.  
Tout autour de la cage un public curieux,  
De femmes, de badauds, s'entasse et suit des yeux  
— En comprimant tout bas un frisson de faiblesse —  
Ces gigantesques jeux, où la douce caresse  
De la mère, répond, sans s'irriter jamais,  
Aux fureurs des petits qui la serrent de près.

Soudain un spectateur — plaisant loustic — engage  
Une canne entre les lourds barreaux de la cage,  
Puis en frappe un petit sur le dos, brusquement...  
O terreur! Un seul bond, un court frémissement,  
Et droit sur l'insolent, la lionne offensée  
Vibrante de fureur, terrible, s'est lancée.  
Contre les durs barreaux son effort impuissant  
Se brise... Alors, debout, ivre, la gueule en sang,  
De ses griffes frappant les barres insensibles,  
Battant l'air de sa queue aux sifflements terribles,

Elle pousse un farouche et long rugissement  
De honte, de douleur... Ah ! fût-ce un seul moment  
Le désert ! le désert ! la liberté sauvage,  
Sur le sable brûlant la lutte et le carnage,  
L'ennemi terrassé qu'on emporte à grands bonds  
Sous les palmiers, au sein des oasis profonds,  
Et qu'on jette aux petits, futurs tyrans des jungles,  
Comme un hochet sanglant pour y faire leurs ongles !

O lionne ! rugis ! mords ! frappe ! — Ton courroux  
Est juste, et celui-là mérite bien tes coups  
Et le déchirement de ta griffe irritée  
Qui vient, lâche insulteur d'une force matée,  
Puisant sa hardiesse en son impunité !  
Insulter au repos de ta captivité !  
Certes, l'injure est grande et vaut bien qu'on s'en fâche !

Et toi, toi, l'insulteur, homme, être faible et lâche,  
Moucheron qu'un seul coup de patte briserait,  
Réponds ! Ce que tu fis sans crainte et sans regret  
— Car je te vois sourire à sa noble colère —

Nu, seul et loin de tous, eusses-tu pu le faire?  
Non ! ta vulgaire audace et ta témérité,  
Frère, tu ne les dois qu'à la fraternité !  
Sans le concours puissant de nos forces humaines,  
Où seraient ces barreaux, ces grilles et ces chaînes?  
Sans la sainte union de nos bras, de nos cœurs,  
Quels seraient les vaincus? quels seraient les vainqueurs?  
Pourrais-tu regarder de si près, face à face,  
Cet animal puissant, rire de sa menace,  
L'affronter, le braver — si d'autres n'avaient fait  
Inutile sa rage et ses coups sans effet?  
Vois, l'homme désuni, ce qu'eût été le monde!  
Par les immensités d'une terre inféconde,  
Au milieu de déserts sans culture et sans fin,  
Vois l'homme seul, luttant pour assouvir sa faim.  
La matière régnant, les forts étant les maîtres,  
Ah! qu'infime est son rang dans l'échelle des êtres!  
Le vois-tu poursuivi, serré de toutes parts,  
Entouré d'ennemis, courant mille hasards,  
Ou s'isolant pendant son existence entière  
Comme la bête fauve, au fond d'une tanière

Il n'a qu'un but : manger et défendre ses os.  
Sa vie est une lutte et sa mort un repos.  
Cependant, bien assis dans sa force brutale  
L'animal-roi poursuit sa marche triomphale,  
Maître de l'univers, écrasant en chemin  
Les éléments épars de notre genre humain.

Songe à cela, railleur de la bête captive!  
Quand, grâce à tes pareils, à cette force active  
Qui fait les nations et les sociétés,  
Tu peux voir sous tes yeux de tels monstres domptés,  
Sache au moins conserver, devant leurs infortunes,  
Isolé, la pudeur des victoires communes!

---



VI

LA FÊTE-DIEU.

A MADemoiselle REICHEMBERG

De la Comédie-Française.

Chaque maison dans le village  
A revêtu son frais corsage  
De drâps blancs semés de bluets ;  
Un sable fin couvre la terre,

Et sur chaque borne de pierre  
S'épanouissent des bouquets.

On voit de savantes allées  
Faites de roses enfilées,  
Zigzaguer près des reposoirs,  
Où s'entremêlent, par étages,  
Des fleurs en papier, des images,  
Des chandeliers et des miroirs.

Les commères endimanchées  
Traînant par la main leurs nichées  
Vont, pressant le pas, ouvrant l'œil ;  
Les gars tirent des fusillades,  
Et les vieux paysans malades  
Viennent regarder sur le seuil.

Entre l'église et la mairie  
Se dresse une voûte fleurie  
Qu'ornent des rubans en couleur ;  
Les gamins sortent de l'école,

Et la cloche, comme une folle,  
Chante la fête du Seigneur.

## II

Tout à coup la porte rustique  
De la vieille église gothique  
Grince et s'entr'ouvre avec fracas,  
Et dans la rue ensoleillée  
Frôlant la foule agenouillée  
Le cortège va pas à pas.

D'abord, c'est le suisse en tenue ;  
Puis la bannière, retenue  
Par quatre longs cordons dorés ;  
Vêtus des plus belles étoles  
Les chantres, disant les paroles  
Et les cantiques consacrés ;

Puis, sous un dais de velours rouge,  
Le vieux prêtre, dont la main bouge  
Tenant le lourd Saint-Sacrement ;  
Portant la seconde bannière  
Les marguilliers, qui par derrière  
Suivent avec recueillement ;

Enfin, sur les bords alignées,  
Blanches, propres, bien peignées,  
Oubliant leur petite main  
Dans les corbeilles presque vides,  
Les fillettes marchent, timides,  
Semant des fleurs sur le chemin.

## III

Pendant que le cortège passe  
Ondulant à travers la place

Comme un reptile lumineux,  
Près de moi, rêveuse, attendrie,  
Une petite fille prie  
Avec des larmes dans les yeux.

Sa robe est en étoffe noire ;  
Son front, poli comme l'ivoire,  
Semble lourd et reste baissé ;  
Elle a cet aspect de souffrance  
Que le malheur laisse à l'enfance  
Quand auprès d'elle il s'est glissé.

Ses yeux, pleins d'une humide flamme,  
Profonds comme ceux d'une femme  
Bien qu'elle ait à peine dix ans,  
Regardent les jeunes fillettes  
Qui trottent, vives, coquettes,  
Près des chantres aux pas pesants.

« Pourquoi pleurer ? » lui demandai-je.  
Elle, poursuivant le cortège

D'un triste et long regard d'adieu :

« Mon père est mort l'autre dimanche,

Et je n'ai pas de robe blanche

Pour aller avec le bon Dieu ! »

---

## VII

### LE BAISER.

(Sur un tableau de Carolus Duran.)

L'esprit fatigué du bruit de la fête,  
Las du froid contact d'un monde banal,  
Avides de calme et de tête-à-tête,  
Les deux amoureux ont quitté le bal.

Elle a sur son dos jeté la fourrure  
Qui se drape autour de ses seins dorés :  
A travers la nuit la sombre voiture  
Roule avec fracas : les voilà rentrés !

Dans la chambre fraîche où chante en cadence  
L'horloge de Boule au tic-tac joyeux,  
Tout est solitude, et calme, et silence...  
Enfin ils sont seuls, les deux amoureux.

« Oh! vite! bien loin la lourde pelisse  
Fardeau trop pesant pour tes bras ployés!  
Qu'au long de ton corps, elle tombe, glisse,  
Et comme un serpent s'enroule à tes pieds!

« Bien loin l'éventail aux mobiles branches!  
Ce bouquet d'un soir, aux parfums usés,  
Et ces gants maudits, serrant tes mains blanches,  
Laisant sur tes doigts leurs sillons rosés! »

Au bord du divan elle s'est couchée;  
Lui, parmi les flots de ses longs cheveux,  
Tenant d'une main sa tête penchée  
Le cœur sur son cœur, les yeux dans ses yeux :



« Dis! pendant ce bal, maussade cohue,  
Qui m'a si longtemps séparé de toi,  
Alors que j'étais si loin de ta vue,  
Ton âme toujours était-elle à moi?

« Dis! quand un valseur — ô la jalousie! —  
De ton jeune sein pressait les contours,  
A moi, qui voudrais te donner ma vie,  
A moi, pensais-tu? pensais-tu toujours?

« Que je les maudis, ces heures cruelles,  
Et ces gens guindés, à l'aspect moqueur,  
Passants d'un instant, figures nouvelles,  
Qui venaient frôler notre cher bonheur!

« Dans ces grands salons dont l'éclat m'irrite,  
J'errais tristement, les esprits perdus,  
Et mon cœur battait la moitié moins vite;  
Depuis que le tien ne l'écoutait plus!

« Comme la pervenche, en suivant la terre,  
Cherche l'ombre et fuit les rayons du jour,  
Ainsi la tendresse aime le mystère,  
Et la solitude est sœur de l'amour.

« Maintenant enfin, ô ma bien-aimée,  
Loin des curieux et des importuns,  
Voici sur mon sein ta tête embaumée,  
Tes grands yeux rêveurs et tes longs cils bruns.

« Nous l'avons enfin retrouvé, ma mie,  
Le nid, l'heureux nid de nos beaux plaisirs,  
Le foyer connu, la chambre endormie,  
Toute pleine d'ombre et de souvenirs.

« Ah! mon être entier n'est plus que tendresse...  
Dans ce coin béni, sous ces rideaux sourds,  
Que je voudrais vivre avec toi sans cesse...  
M'aimes-tu, mon cœur, m'aimes-tu toujours? »

Elle, sans parler, avec un sourire,  
Qui monte à sa bouche et vient s'y poser,  
Entoure son cou, vers elle l'attire,  
Et lui répond oui dans un long baiser.

O prélude ardent des sublimes fièvres !  
Baiser, de l'amour tendre et doux soupir,  
Qui, né dans un cœur, au contact des lèvres  
Dans un autre cœur passe et vient mourir !

Enfants, aimez-vous ! — La lune au front chauve  
Rapidement, glisse à travers la nuit ;  
Dans le coin obscur, au fond de l'alcôve,  
Derrière un rideau l'amour vous conduit.

Aimez-vous encor ! — Là-haut, chaque étoile,  
Brille dans le ciel comme un diamant :  
C'est l'instant heureux où le dernier voile  
Tombe au souffle ardent d'un embrassement !

Aimez-vous toujours! — Dans l'ombre discrète  
Le rossignol dit son amoroso;  
Bien loin est le jour! Bien loin l'alouette!  
Aime, ô Juliette! Aime, ô Roméo!

---

## VIII

### BERCEUSE.

A MADAME E. FLEURY

De la Comédie-Française.

Petit pied, petit pied rose  
De mon enfant endormi,  
Toi qui ne tiens qu'à demi  
Quand par terre je te pose,  
Alors que tu marcheras  
Petit pied, petit pied rose,  
Alors que tu marcheras  
Qui sait où tu passeras?

Petit pied, petit pied rose,  
La vie est un sentier noir  
Où du matin jusqu'au soir  
A tomber chacun s'expose ;  
Bravement et sans broncher,  
Petit pied, petit pied rose,  
Bravement et sans broncher  
Tâche d'y toujours marcher.

Petit pied, petit pied rose,  
Si quelque ronce en chemin  
Souille d'un rouge carmin  
Ton satin de fleur éclose,  
Pense que je suis toujours,  
Petit pied, petit pied rose,  
Pense que je suis toujours  
Prête à te porter secours.

Petit pied, petit pied rose,  
Bientôt tu vas me quitter :

Pourquoi ne peux-tu rester  
Ignorant en toute chose ?  
Et sans chagrin ni douleur,  
Petit pied, petit pied rose,  
Et sans chagrin ni douleur  
Dormir ainsi sur mon cœur ?

---

## L'OFFICE DES MORTS.

Les immenses draps noirs aux larmes argentées  
Ont revêtu les murs de la chapelle en deuil ;  
Les lettres en blason viennent d'être montées,  
Et le haut catafalque a reçu son cercueil.

Les cierges alignés, cascades de lumière,  
Versent leurs tons dorés sur les grands pavés blancs ;  
Un jour terne, tombant de la voûte de pierre,  
Mêle un rayon blafard à leurs reflets sanglants..

La nef, les bas côtés se remplissent de monde ;  
L'orgue parle : lançant à flots leurs grosses voix,



Les chantres font vibrer la coupole profonde,  
Et les trois prêtres noirs s'inclinent vers la croix.

C'est la messe des morts, la conduite dernière  
Que fait l'homme qui reste à l'homme qui s'en va ;  
C'est le dernier adieu de l'humaine misère,  
C'est le dernier accent que le mort entendra.

Ils sont là, les amis, les vrais amis fidèles.  
Petit en est le nombre, et grande la douleur ;  
Car, pour savoir le prix des amitiés réelles,  
Ils n'ont plus qu'à sonder le vide de leur cœur.

Il est là, dans le fond, le cortège moins sombre  
De tous ceux qu'il connut en passant ici-bas :  
Frôlements d'un instant, relations sans nombre,  
Des noms, et point un cœur.—Ceux-là ne pleurent pas.

Ces derniers sont venus par pure bienséance,  
La lèvre sans prière et l'âme sans regrets ;

Ils veulent seulement faire acte de présence,  
Être vus des parents et s'en aller après.

Enfin, aux bas côtés, les curieux s'amassent,  
Regardant de la mort le pompeux ornement ;  
Puis de nouveaux venus, gantés de blanc, se placent :  
C'est pour un mariage... après l'enterrement.

Cependant, libre enfin de sa terrestre chaîne,  
Effleurant en passant son cadavre glacé,  
Dans l'ombre des piliers, sur cette foule humaine,  
Plane de son grand vol l'âme du trépassé.

Et lisant dans les fronts la pensée enfermée,  
Triste, elle se répète en gémissant tout bas :  
« Hélas ! qu'il en est peu, de ceux qui m'ont aimée,  
Qui m'aimeront longtemps et ne m'oublieront pas ! »

---

## CROQUIS.

A RENÉ DELORME

La cour du vieilhôtel aux murailles de brique  
Est triste; l'herbe y croît entre chaque pavé;  
A midi seulement, le soleil élevé  
Jette un pâle rayon, regard mélancolique,  
Dans cet espace étroit où tout semble endormi.  
Sur les murs lézardés le lierre croît à peine,  
Et le toit gris attend la tempête prochaine  
Pour quitter la maison qu'il recouvre à demi.

Tout est vieux, tout est froid dans ces quatre murailles :  
On dirait que le temps s'est soudain arrêté  
Ici, pour fuir ailleurs ; et que tout est resté  
Comme au siècle où le Roy demeurait à Versailles.

Seule, une blonde enfant paraît chaque matin  
Pendant quelques instants à la grande fenêtre ;  
Ses yeux sont bleu d'azur, elle a seize ans peut-être ;  
Sa voix est argentine et son geste mutin.  
Oh ! pendant qu'elle est là, cette riieuse tête,  
Au sein de ce vieux monde et de ces vieux débris,  
Tout semble rajeunir, et ces anciens amis  
Soudain, à son aspect, prennent un air de fête.  
Le lierre rabougri monte d'un jet plus sûr ;  
Le toit tout crevassé coquettement se penche,  
Et pour mieux regarder l'apparition blanche  
Les oiseaux en chantant couronnent le vieux mur.

---

## HARPES ÉOLIENNES.

Sur les sombres sapins, océan de verdure,  
La lune verse à flots ses mouvantes clartés ;  
Un immense sommeil plane sur la nature,  
Tous les bruits se sont arrêtés.

Seule, aux baisers du vent, la harpe éolienne  
Dans la nuit qui se tait jette son long soupir :  
On dirait les accents de quelque voix humaine  
Qui se réveille pour gémir.

Je pense, en entendant ces tristes harmonies,  
Aux âmes, sœurs en Dieu, par des liens secrets,  
Par d'invisibles nœuds dès leur naissance unies,  
Et qui ne se trouvent jamais.

Mêmes sont leurs désirs et même est leur tendresse ;  
Les cordes des deux cœurs vibrent au même vent :  
Mais ces soupirs jumeaux, voulant s'unir sans cesse,  
S'éloignent éternellement.

---

LE VER LUISANT.

FABLE

Un soir un ver luisant, en quête d'aventure,  
Sur le bord d'un sentier brillait dans la verdure.

Près de ces lieux voici venir

Un enfant — on l'a dit, cette race est barbare. —

« Un ver luisant ! c'est chose rare !

S'écria-t-il, et m'en saisir

Serait un fait très-méritoire

Presque une gloire,

Et, dans tous les cas, un plaisir ! »

Ainsi dit, ainsi fait. La vivante étincelle

Est prise par l'enfant qui l'emporte, joyeux,

Comme un trésor précieux

A la maison paternelle.

Là, sous un verre épais l'insecte est enfermé :

Le conquérant pousse des cris de joie

En contemplant sa proie

Et le rayonnement de son corps enflammé :

« Ah ! se dit-il, quelle lumière !

C'est plus beau qu'un diamant !

Je n'ai jamais vu, vraiment,

Rien d'aussi brillant sur terre :

C'est un éclat sans pareil !

Un morceau du grand soleil ! »

Et l'enfant s'endormit, rempli de la pensée

Qu'il avait découvert un astre... pour le moins.

Le lendemain, la nuit enfin passée,

Dès qu'il fit jour, ses premiers soins

Furent de se lever bien vite

Et d'aller rendre une visite

A son astre d'hier au soir...

Mais, ô douleur ! il ne put voir

Qu'un affreux ver, rampant et noir,

Une horrible petite bête



Qui se tordait dans sa prison  
Sans éclat, sans feux, sans rayon...  
Il en pensa perdre la tête  
Et l'écrasa sous son talon.

Telle est chez les humains du mensonge l'image :

Le poltron vantant son courage,  
L'hypocrite sa loyauté,

Le traître son honneur, l'avare sa bonté,

Vers luisants ! Vers luisants ! On s'y fierait peut-être :

Mais que le jour vienne à paraître

Le faux éclat s'éteint, et l'on peut voir à fond

Ce qu'ils sont.

Furieuse d'avoir pu croire

A leur parole dérisoire

La foule écrase avec férocité

Leur âme qui se tord, hideuse et toute noire,

Au soleil de la Vérité !

---

## XIII

### LES PRESSENTIMENTS.

A MON FRÈRE

A la veillée, autour du feu clair et luisant,  
On causait, quand voici qu'un brave paysan  
Nommé Joseph, soldat des guerres de l'Empire,  
Un vieux qui ne sait pas parler pour ne rien dire,  
Se lève de sa chaise en grommelant un peu,  
Et se tournant vers nous, debout, le dos au feu :

« Enfants, ne riez pas ainsi de ce qu'on nomme  
Les pressentiments ; moi, lorsque j'étais jeune homme,  
Comme vous je doutais, incrédule et moqueur,  
De ces avis secrets qui nous viennent du cœur ;  
Mais un soir... »

A ce mot, précurseur d'une histoire,  
Un silence complet se fit dans l'auditoire.

« Un soir, dit-il, j'étais chez un nommé Furet,  
Ancien soldat, alors garde de la forêt,  
Qui demeurait là-bas au carrefour du Chêne.  
C'était un beau garçon de vingt-huit ans à peine  
— J'en avais trente alors — qui venait justement  
D'épouser par amour, et tout dernièrement,  
La fille d'un fermier de la plaine des Granges,  
Belle enfant aux cheveux blonds comme ceux des anges,  
Aux yeux noirs, au teint rose, et que je crois revoir  
Frottant un plat d'étain brillant comme un miroir,  
Jupons courts et bras nus, laborieuse, brave,  
Courant, trottant toujours du grenier à la cave,  
Et quand on arrivait, vous charmant dès l'abord

Avec son air honnête, et son sourire d'or.

Ils s'aimaient tous les deux comme on savait le faire

Autrefois ; maintenant on ne le sait plus guère ;

Et voyez-vous, enfants — soit dit sans vous blâmer ! —

Je crois que de mon temps on savait mieux aimer.

Enfin, suffit !

J'étais par un soir de décembre

Chez Furet : un bon feu dorait toute la chambre

Sur le linge bien blanc le couvert était mis,

Et nous soupions tous trois comme de vrais amis.

Dehors, le froid était aussi vif qu'en Russie ;

Le sol disparaissait sous la neige durcie

Que la lune argentait, pâle, dans le ciel noir ;

Un vent rapide et sec, coupant comme un rasoir,

Passant sur la forêt de givre toute blanche,

Mettait un sifflement le long de chaque branche,

Et semblait, tournoyant autour de la maison,

Dire : « Restez chez vous et vous aurez raison ! »

Pourtant, bien que le vin fût bon, chaude la flamme,

Le souper cuit à point, Jeanne, la jeune femme,

Était triste, rêveuse et soupirait tout bas.  
Contre son habitude, elle ne riait pas,  
Restait silencieuse et la tête baissée  
Sous le poids importun d'une sombre pensée.  
Quand Pierre doucement lui demandait : « Éh bien !  
« Ma Jeanne, qu'as-tu donc ? » Elle répondait : « Rien ! »  
Mais on devinait bien qu'elle avait quelque chose.  
Moi, qui ne hais rien tant qu'une table morose,  
Et prétends que le rire est le frère du vin,  
Quand finit le souper, je pris mon verre en main,  
Et le levant gaîment :

« A la santé de Pierre ! »

Pour trinquer avec moi tous deux lèvent leur verre...

Tout à coup, dans la nuit, du côté des grands bois,  
Part un coup de fusil... et puis deux, et puis trois.  
« Morbleu ! dit Jean, toujours ces braconniers du diable  
Qui tirent mes faisans ! »

Et frappant sur la table  
Avec son poing nerveux, il se lève d'un bond,  
Siffle son vieux chien noir qui sommeillait en rond

Près du foyer, étend le bras vers sa casquette...  
Mais arrêtant sa main, Jeanne, pâle, inquiète,  
Lui dit : « Tu n'iras pas ! — Et pourquoi s'il te plaît ?  
— Tu n'iras pas ! — Je suis garde de la forêt !  
C'est mon devoir : j'irai ! — N'y va pas, si tu m'aimes...  
— D'où te viennent ce trouble et ces frayeurs extrêmes ?  
— J'ai peur ! — Folle ! Pourquoi trembler comme cela ?  
Depuis cinq ans passés je fais ce métier-là ;  
Chaque soir dans les bois je vais faire ma ronde,  
Et je braverais tous les braconniers du monde !  
— Pierre, je t'en supplie ! — Allons, assez ! Je veux  
Faire ce que je dois et corriger ces gueux.  
Sois tranquille, d'ailleurs ; pour se laisser surprendre  
Les maudits sont trop fins ! Ami, veuillez m'attendre  
Avec Jeanne un quart d'heure et je suis de retour.  
Psitt ! Phanor ! Au revoir, Jeannette, mon amour ! »

Son fusil sous le bras, sifflant un air de chasse,  
Il part ; son pas hardi résonne sur la glace ;  
Tous les deux aux carreaux nous le suivons de l'œil ;  
La nuit s'étant sur lui comme un voile de deuil ;

Le pas s'éloigne... et l'on n'entend plus que la bise  
Pleurant sur la maison.

Jeanne s'était assise

Et fixait sur le feu qui chantonnait tout bas,  
Un de ces longs regards qui ne regardent pas.  
Par la flamme éclairée et blanche comme un cierge,  
Elle me rappelait ces marbres de la Vierge  
Qu'on voit en Italie et dont les traits si beaux  
S'animent aux lueurs mouvantes des flambeaux.

Après un long moment : « Allons ! soyons plus brave,  
Dis-je, que craignez-vous ? »

D'une voix triste et grave

— Je crois l'entendre encore — elle dit : « Un malheur ! »  
Elle tremblait si fort, que j'écoutais son cœur  
Dans son sein agité battre avec violence.

Soudain un coup de feu vibre dans le silence...

Nous tressaillons tous deux : « Ah ! mon pressentiment ! »  
Dit Jeanne en se levant d'un seul bond, brusquement,

Et courant à la porte : « Allons ! »

Marche insensée

Dans la nuit, dans le vent, sur la terre glacée !  
Tous deux, fiévreusement, interrogeant les pas,  
Nous allons, nous allons, courbés, ne parlant pas,  
Mais sentant qu'à la fin de cette course ardente  
Se prépare pour nous quelque horrible épouvante !  
Les pas cessent soudain sur le bord d'un fossé :  
Nous nous penchons : horreur ! Pierre est là, renversé,  
Immobile, sanglant... Jeanne le prend, le presse,  
L'appelle... vains efforts ! Inutile tendresse !  
Le pauvre Pierre est mort, victime du devoir.

La justice a fait tout au monde pour savoir  
Quels étaient les auteurs du guet-apens infâme.  
On n'a rien découvert. Jeanne, la jeune femme,  
A suivi de très-près son bien-aimé parti  
Et mourut du malheur qu'elle avait pressenti.  
Car, ajouta le vieux, tandis qu'un grand silence  
Mystérieusement planait sur l'assistance,  
Elle l'a vu venir ainsi que je vous voi.



Les malins vous diront : « C'est le hasard ! » Mais moi,  
Sans vouloir expliquer ce singulier mystère,  
Je pense que parfois il descend sur la terre  
Quelque chose de Dieu qu'on ne peut définir,  
Qui nous fait brusquement entrevoir l'avenir.

Enfants, souvenez-vous de cette sombre histoire  
Qui vibre étrangement au fond de ma mémoire,  
Et des pressentiments, ces conseillers muets,  
Doutez, si vous voulez : — mais ne riez jamais !

---

## XIV

### LA CASCADE.

Du haut du roc qui surplombe  
La prairie au gazon vert  
La cascade glisse et tombe  
Comme un fil d'argent dans l'air.

D'abord nerveuse, rapide,  
Elle trace sans effort  
Sa route au milieu du vide  
Grâce à son jet ferme et fort.

Mais bientôt la lourde masse  
De son flot précipité  
Se divise dans l'espace,  
Le vent la prend de côté,

Sa puissance s'éparpille ;  
Dans le jet d'eau moins serré  
Ondule, folâtre, et brille  
Un arc-en-ciel diapré ;

Bref, en touchant la prairie  
Si fort en partant d'en haut,  
Le torrent, devenu pluie,  
Ne tordrait pas un roseau.

Ainsi par la moindre peine  
Est trop souvent arrêté  
Cet effort de l'âme humaine  
Qu'on nomme la Volonté.

Elle qui, bien dirigée,  
Vise si haut et peut tant,  
Est parfois désagrégée  
Au moindre souffle du vent.

Indomptable à l'origine,  
Bientôt elle n'est plus rien,  
Si quelque force voisine  
Ne lui prête son soutien...

Ce renfort, cette puissance,  
Doit marcher à son côté,  
Et c'est la Persévérance,  
La sœur de la Volonté!

---

PRINTEMPS.

O printemps! ô printemps! ô saison adorée!

Il n'est chant assez doux à la lyre inspirée

Qui veut célébrer tes beautés ;

O père de l'amour et de la violette !

Pour toi la poésie étend sur sa palette

Ses trésors les plus veloutés.

Quand, au retour d'avril, la feuille prisonnière  
Perce les bourgeons bruns, et vient, verte lumière,  
    Poindre au bout des rameaux tremblants ;  
Quand l'oiseau jette aux vent sa chanson inédite,  
Quand le sang est plus chaud, quand le cœur bat plus vite,  
    Quand les pas deviennent plus lents ;

Dôme bleu ponctué de noires hirondelles  
Quand le ciel s'illumine, et que les fleurs nouvelles  
    Resplendissent dans les prés verts,  
Soudain, au même instant, aux champs comme à la ville,  
Par centaines, milliers et centaines de mille,  
    De tous côtés naissent les vers.

On en commet des longs, des petits, des énormes,  
Bon nombre de boiteux, quantité de difformes,  
    Des fastidieux à foison ;  
Et, bravant prosodie et bon sens — double crime ! —  
Quelques-uns sans raison, quelques autres sans rime,  
    Beaucoup sans rime ni raison.

Poèmes, madrigaux, sonnets, chansons, aubades,  
Étalent en plein jour leurs comparaisons fades,

Et leurs vieux oripeaux ternis ;

Bluets avec muets, caresse avec tendresse,

Vermeil avec soleil, maîtresse avec ivresse,

S'y font sans cesse vis-à-vis.

On y parle d'amour, de réveil, d'espérance ;

On fête, remplaçant l'éternelle souffrance,

L'éternelle félicité ;

On dit le nombre deux, les pures harmonies,

Les cœurs ivres d'azur et les âmes unies

Dans un univers enchanté.

Mais ceux que le malheur a touchés de son aile

Ne peuvent plus chérir cette saison nouvelle,

Ce printemps adoré de tous ;

Loin de le désirer, ils craignent sa venue,

Et préfèrent l'hiver, saison aride et nue,

Aux jours printaniers les plus doux.

Pour eux les bois touffus n'ont plus de rêveries,  
Les fleurs plus de parfums, plus d'herbe les prairies,  
    Les sources plus de pur cristal ;  
Les rayons du soleil blessent leurs yeux arides,  
Et quand ils vont, pensifs, de solitude avides,  
    Le chant des oiseaux leur fait mal.

Ah ! c'est que pour ces cœurs abreuvés de tristesse,  
Il n'est pire tourment que de frôler sans cesse  
    Et de toutes parts, le bonheur ;  
Et de voir, au printemps, dans toute la nature,  
Fleurs, forêts, prés, buissons, sources, oiseaux, verdure,  
    Tout changer, hormis leur douleur.

---



## LES DEUX PRIÈRES.

A MA MÈRE

## I

Dans le chœur sombre et nu de l'église de pierre,  
Derrière les rideaux épais et loin des yeux,  
Pendant des jours entiers elle reste en prière  
Le corps seul ici-bas et l'âme dans les cieux.

Sur la stalle gothique aux têtes grimaçantes,  
Comme pour mieux penser, son front s'est appuyé;  
Le long de ses genoux dorment ses mains pendantes  
Plus froides que la dalle où repose son pied.

Ses yeux demi-fermés, sur les profondeurs sombres  
Du chœur, restent fixés avec étrangeté :  
On dirait par moments qu'elle parle à des ombres  
Invisibles, glissant sans bruit à son côté.

Elle restera là, loin du reste du monde,  
Avec les autres sœurs, sans quitter le saint lieu,  
Rêvant sa rêverie extatique, inféconde,  
Et croyant que prier ainsi, c'est servir Dieu.

## II

Mais maintenant, voyez : au fond d'une chaumière  
Un homme est étendu dans un air empesté :  
Dehors, la nuit, le vent soufflant sur la bruyère ;  
Dedans, la maladie avec la pauvreté.

A son chevet, auprès de l'épouse qui pleure,  
Est assise une femme au parler consolant,

Qui semble illuminer la sordide demeure  
Avec son regard d'ange et son grand voile blanc.

Ses gros souliers ferrés sont constellés de boue ;  
Son lourd manteau ruisselle, et le vent de la nuit  
A mis sur ses longs cils, en empourprant sa joue,  
Des gouttes de vapeur où la lumière luit.

Sans craindre le danger de cet air délétère,  
Tout entière au bonheur de se sacrifier,  
Dans cet homme mourant elle croit voir un frère  
Et le soigne : voilà comme elle sait prier.

### III

O Dieu ! Dieu de bonté ! De ces deux saintes femmes  
Qui s'emflamment pour toi d'une semblable ardeur,  
Qui dans un même élan t'ont donné leurs deux âmes,  
Quelle est, ô Dieu puissant, la fille de ton cœur ?

Sur les ailes du vent quand leur double prière  
Perce les profondeurs de ton éternité,  
Quelle est celle des deux qui dans ce cœur de père  
Verse le plus de joie et de sérénité ?

Oh ! non ! n'en doutons point ! C'est toi la préférée,  
O Charité divine, ô véritable foi !  
Ta voix est la plus juste et la mieux inspirée,  
Et lorsque Dieu sourit, c'est à toi, c'est par toi !

Tu ne t'engourdis pas dans l'espérance altière  
D'un bonheur égoïste offert à ton effort ;  
L'Humanité souffrante est ta noble carrière,  
Et ton but ici-bas la Vie, et non la Mort !

---

XVII

LA MOUCHE.

Contre le vitrail perfide  
D'un vol bruyant et rapide  
Cent fois répété,  
La mouche se jette, lasse,  
Ardente, avide d'espace  
Et de liberté.

Elle sent, séparé d'elle  
Par un invisible mur,  
Le grand ciel libre où son aile  
Pourrait voler dans l'air pur.

Soudain, contre la croisée

Elle tombe... puis, brisée,

Elle meurt, sans voir,

Que par la porte béante

Elle eût pu sortir vivante

De son cachot noir.

Trop souvent l'homme est semblable

A cette mouche : ébloui,

Il voit le bonheur probable

Qui rayonne devant lui :

Si quelque obstacle l'arrête

Comme un fou, perdant la tête

Il veut s'acharner,

Et tombe — navrant spectacle! —

Renversé par un obstacle

Qu'il pouvait tourner!

---

XVIII

PRÈS DU MALHEUR.

Vous pour qui l'existence est une route aisée,  
Vous qui ne connaissez ni les pleurs, ni l'affront,  
Oh ! comme vous devez, près d'une âme brisée,  
Sentir pleurer vos yeux et rougir votre front !

Comme le bonheur doit vous sembler égoïste  
Comme il doit être lourd au contact du malheur !  
Et comme, près d'un cœur éternellement triste,  
L'éternelle gaieté doit vous peser au cœur !

Souvent, par charité, rougissants et timides,  
Sous le voile discret des mots affectueux,  
Vous voulez dérober à ces êtres morbides  
Le trop-plein de santé qui rayonne autour d'eux :

Hélas ! plus vous voulez épargner leur tristesse,  
Plus, par votre douceur, leur cœur est attristé :  
Le pauvre est ainsi fait, qu'auprès de la richesse,  
Il prend pour du mépris ce qui n'est que bonté.

Comme la pauvreté, toute douleur extrême  
Se détourne toujours du regard des heureux,  
Et lorsque ce regard vient la trouver quand même  
Loin d'être consolant, il lui semble odieux.

Vous pour qui l'existence est une route aisée,  
Vous qui ne connaissez ni les pleurs, ni l'affront,  
Oh ! comme vous devez, près d'une âme brisée,  
Sentir pleurer vos yeux et rougir votre front !

---



LES TENTATIONS D'ANTOINE.

A M. E. DELANNOY

Antoine est mon nom de baptême :  
C'est un nom comme un autre fait,  
Nom qui ne dit rien par lui-même,  
Ni long, ni court; ni beau, ni laid.

C'est effacé, c'est terne... Antoine...  
Un homme portant ce nom-là  
Doit tenir à la fois d'un moine  
De John Falstaff et de Pança...

Eh bien, non, non ! — Car, au contraire,  
Antoine est un nom dépravé,  
Qui cause à son propriétaire  
Tous les tourments d'un réprouvé!

Ce nom a des vertus magiques,  
Et tout homme qui l'a porté  
De tentations diaboliques  
Fut sans cesse persécuté!

O supplice ! ô longue souffrance !  
Nom fatal, à jamais maudit,  
Dont l'inévitable influence  
Partout, toujours, me poursuit!

A peine au début de la vie,  
Quand je marchais sur les genoux,  
Pour une assiette de bouillie  
J'avais déjà des désirs fous.

Je voulais quand même chacune  
Des choses qui frappaient mes yeux :  
Pour n'avoir pu prendre la lune,  
J'eus des désespoirs furieux.

A quinze ans, captif des écoles,  
Je ne rêve que liberté,  
Galons, plumets et bottes molles,  
Moustache en croc, sabre au côté!

A vingt ans, mes désirs en flamme,  
Me causent des tourments affreux :  
Je n'aperçois pas une femme  
Sans en devenir amoureux!

Depuis vingt ans jusques à trente  
Sans répit, sans exception,  
Tout ce qui peut tenter me tente :  
Je vis dans la tentation !

Tentation de la richesse  
Surtout quand je n'ai plus un sou !  
Quand je suis fou, de la sagesse !  
Quand je suis sage, d'être fou !

Tentation d'air, de verdure,  
Quand je suis à Paris l'été !  
Tentation d'avoir voiture  
Lorsque par terre il fait crotté !

Tentation de dinde grasse  
Dans l'étalage éblouissant,  
Joignant ses pattes avec grâce  
Comme pour prier le passant !

Tentation d'être ministre  
Ou colonel de cuirassiers !  
Parfois, tentation sinistre  
D'étrangler tous mes créanciers !...

Enfin, un jour, dans ma cervelle,  
Naquit — hélas ! pour mon malheur ! —  
Une tentation nouvelle  
Que je maudis du fond du cœur.

Garçon, je voulus prendre femme.  
L'affaire se fit promptement :  
J'étais alors tout feu, tout flamme,  
Je brûlais comme un vrai sarment.

Ma fiancée était aimable,  
Mon beau-père semblait parfait,  
Ma belle-mère... supportable :  
Je serais heureux tout à fait.

Mais le lendemain de la noce,  
Par un brusque revirement,  
Ma femme me parut atroce,  
Mon beau-père un être assommant,

Ma belle-mère une harpie...  
Bref, tout penaud de la leçon,  
Depuis lors je n'ai qu'une envie :  
Pouvoir redevenir garçon !

Ma femme est rêche, acariâtre,  
Et parfois je me suis senti  
Des tentations de la battre...  
Qui n'ont pas encore abouti.

Mais il faudra que j'y succombe,  
Car c'est une fatalité  
Pour moi, d'être jusqu'à la tombe  
Tenté, tenté, toujours tenté !

Antoine ! Antoine ! Ah ! quelle chaîne !  
Quel fardeau ! J'aurais pu si bien  
M'appeler Chrysostôme, Arsène,  
Ou simplement Sébastien !

Non ! non ! sans rien vouloir comprendre ,  
Sans profits comme sans raisons ,  
C'est ce nom-là qu'ils s'en vont prendre  
Entre quinze mille autres noms !

Pour rompre ce lien funeste  
Et conjurer le mauvais sort,  
Hélas ! un seul moyen me reste,  
La mort ! la mort ! vienne la mort !

Mais qui sait?... Voudrai-je la suivre?  
N'aurai-je pas tentation  
Près de mourir, de vouloir vivre,  
Par esprit d'opposition ?

O mon patron ! ô moine austère !  
Toi qui, si doucement tenté,  
As su rester... célibataire,  
Protège-moi, par charité !

Guéris-moi du mal qui me blesse  
Quel que doive être le moyen...  
Fût-ce de traîner à la laisse  
Un compagnon comme le tien !

Et vous tous, je vous en supplie,  
Par ce tourment que j'ai souffert,  
Tourment affreux, qui de ma vie,  
A fait un véritable enfer,

Par l'expérience tardive  
Qu'en eut l'Antoine que voilà...  
Si jamais un fils vous arrive,  
Ne lui donnez pas ce nom-là !

---



EN AIMANT



## AUX FEMMES.

Fleurs dont le parfum embaume nos âmes,  
Êtres passagers, mortels comme nous,  
Mais pétris par Dieu d'un limon plus doux,  
Beaux oiseaux du cœur que l'on nomme femmes,  
Vous qui faites vivre et parfois mourir,  
Faut-il vous aimer, faut-il vous haïr ?

Alors qu'on vous voit simples et sincères,  
Sans vaine révolte ou sottie fierté,  
Marcher vaillamment à notre côté,

Sœurs d'humanité nous traitant en frères :

Qui pourrait ne pas se laisser charmer,

Ne pas vous bénir, ne pas vous aimer?

Mais quand vous voulez, parlant d'esclavage,

Secouer un joug qui n'est qu'un lien :

Quand l'homme est pour vous, au lieu d'un soutien,

Un vil serviteur marqué pour l'outrage,

Qu'on peut torturer, dût-il en mourir :

Ah! du fond du cœur il faut vous haïr!

Et pourtant voyez! quoi qu'on fasse ou die,

Vos charmes sur nous ont un tel pouvoir,

Que près d'un œil bleu comme d'un œil noir

Tout courroux s'en va, tout chagrin s'oublie :

Un regard suffit pour nous désarmer

Et voulant haïr, nous devons aimer!

---

## LE TOMBEAU.

Nil æternum..

Comme le fruit trop mûr qu'un vent d'hiver arrache  
De la branche où jadis le suspendit l'été,  
Tel mon ancien amour de mon cœur se détache  
Sous le souffle mortel de la satiété.

Quoi ! je ne l'aime plus ! ô douleur ! ô surprise !  
C'est donc vrai qu'un amour qu'on croyait éternel,  
Nous vivant, peut mourir ! et que le dieu se brise  
Sans entraîner l'autel ?

Quoi ! ce corps tant aimé, source d'étranges fièvres,  
Ce regard chaud et doux, étincelant foyer,  
Ces cheveux ondoyants, cette main, et ces lèvres  
Dont le moindre baiser m'aspirait tout entier,

Tout cela n'est plus rien à mes yeux, à mon âme !  
Rien ! la sincérité d'un amour convaincu !  
Rien ! ce dont j'ai souffert aux genoux d'une femme !  
Rien ! ce dont j'ai vécu !

J'ai voulu, me grisant d'une audace dernière,  
Calme, la lampe en main, ainsi que le mineur  
Qui dans le puits profond cherche l'or ou la pierre,  
Chercher l'ancien amour dans le fond de mon cœur.

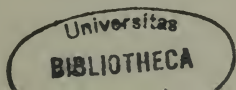
Horreur ! je n'ai trouvé sous une voûte immense  
Où mon pas s'avavançait doucement et sans bruit,  
Que l'odeur du sépulcre, et son profond silence,  
Et sa profonde nuit.

S'animant aux reflets de ma torche sanglante,  
La muraille semblait glisser à mon côté :  
Je marchais... Enfin las de ma course accablante,  
N'osant aller plus loin, je me suis arrêté.

Et seul dans cette nuit éternelle et profonde,  
J'ai jeté, tout tremblant, et le cœur éperdu  
Son nom — le nom de tout ce que j'aimais au monde :  
Rien ne m'a répondu.

Alors j'ai voulu fuir, regagner la lumière,  
Mais un vent glacial éteignant mon flambeau,  
Mon pied vint s'arrêter contre une froide pierre,  
Et mon front se heurter à l'angle d'un tombeau.

Au suprême rayon de la flamme tremblante,  
Je vis briller un nom dans le marbre enchâssé...  
C'était le sien, le sien ! par la mousse insolente  
Déjà presque effacé.



Oh ! non tu n'es pas mort, amour de ma jeunesse,  
O mon amour chéri dont j'étais enflammé !  
C'est quelque songe affreux, n'est-ce pas, qui m'opprime,  
Et qui grava son nom sur ce tombeau fermé ?

Souviens-t'en ! hier encor je ne vivais que d'elle,  
Elle était tout pour moi, mon désir et ma foi...  
Va ! c'est un autre amour que ce marbre recèle,  
Ce ne peut être toi !

D'ailleurs, si tout est vrai, si ce n'est point un songe,  
Si c'est bien toi qui dors immobile et glacé,  
Si quelque instant d'oubli, quelque fatal mensonge,  
Ont pu me faire croire à la mort du passé,

O mon amour chéri, ne crains rien, car sans peine  
Je saurai t'arracher à ce tombeau moqueur !  
Debout ! debout ! reprends ta place souveraine  
Dans le fond de mon cœur !



Et la main appuyée à l'angle de la pierre,  
J'ai cru la soulever dans un effort puissant :  
Mais son immense poids la retenait en terre  
Et je me relevai les mains pleines de sang.

Dix fois, à corps perdu, la pensée haletante,  
J'ai tâché d'ébranler ce marbre humide et noir...  
Dix fois je suis tombé, demi-fou d'épouvante,  
Ivre de désespoir.

Alors des profondeurs de la tombe obstinée,  
Une voix s'éleva qui me dit doucement :  
« Enfant, pourquoi vouloir contre la destinée  
Par amour du passé lutter obstinément ?

« Va, crois-m'en ! je suis mort ! tu le sens bien toi-même !  
Tu fais pour me sauver de généreux efforts :  
Nul ne pourrait rouvrir après l'instant suprême,  
Cette tombe où je dors.

« Ne te désole pas ! Rien en moi ne t'accuse !  
Mon dernier souvenir est sans pleurs et sans fiel :  
Ne blasphème pas Dieu parce qu'il te refuse  
L'éternelle douleur et l'amour éternel.

« N'épuise pas ta force à vouloir rendre vie  
A ton amour d'hier qui repose en ce lieu,  
Et t'envoie aujourd'hui, sa carrière finie,  
Un solennel adieu ! »

A ce mot, qui vibra sous la voûte sonore  
Long et désespéré comme un *De profundis*,  
J'abandonnai la pierre où s'appuyaient encore  
Mon front brûlant de fièvre et mes poignets roidis,

Et tout tremblant, debout, près de la tombe nue  
Dont le profil aigu me faisait froid au cœur :

« Soit ! ai-je répondu, puisque voilà venue

Ma première douleur ;

« Puisque vide est ma vie, et vide aussi mon âme  
Du seul amour profond qui l'occupa jamais :  
Puisque dans ce tombeau gravé d'un nom de femme,  
Sans espoir de réveil, dort tout ce que j'aimais ;

« Puisqu'en son cours borné notre tendresse humaine  
Fait d'inconséquence et d'instabilité,  
Ne vit qu'au jour le jour et peut comprendre à peine  
Le mot : Éternité ;

« Puisque le cœur humain peut s'éteindre et renaître  
Ainsi que la nature au contact des saisons,  
Et quand il semble mort et desséché, connaître  
L'épanouissement de brusques floraisons ;

« Puisque enfin tu l'as dit et je le sens moi-même,  
C'est tout mon passé mort qui repose en ce lieu,  
J'accepte, ô mon amour, ta parole suprême  
Et ton suprême adieu.

« Non ! je ne viendrai point par ma plainte inutile  
Troubler la majesté de ton sommeil profond !  
C'est la dernière fois que cette main débile  
Tente de soulever ton sépulcre sans fond.

« O mon amour, adieu ! Puisque tout doit renaître  
Et que rien d'éternel ne nous lie ici-bas,  
Je pourrai te haïr, te remplacer peut-être...

Mais t'oublier, non pas !

« Pour que de toi mon cœur ne garde pas la trace  
Par toi j'ai trop souffert, mes flancs sont trop meurtris ;  
Il est un souvenir qui jamais ne s'efface :  
Celui des premiers pleurs que l'amour nous a pris.

« Leur trace pour toujours en notre âme est visible :  
Tel le vase où dort longtemps un premier vin,  
Garde un parfum subtil que de rendre insensible

On essaierait en vain.

« Je remonte au soleil dont la clarté me tente,  
Plus fort de ton adieu, loin d'en être affaibli :  
Te laissant reposer sous ta tombe récente,  
Dans la nuit du passé, mais non pas de l'oubli.

« Dors, dors en paix au sein de ce profond silence !  
En mourant tu m'as pris quelque chose de moi :  
Mais j'ai, pour aborder la vie où je m'élançai,  
Encore assez de foi ! »

---

## II

### UN GRAIN.

Il pleut, et sur la plage vide  
Chacun a fui : seule avec moi  
Elle reste et veut, l'intrépide,  
Braver l'ouragan sans effroi.

Elle se tient sur la jetée ;  
Le vent est très-fort, et souvent  
Fait gonfler sa robe écourtée :  
Que je voudrais être le vent !

Elle se penche... Furieuse,  
La vague de son flot amer  
Vient baiser sa bouche rieuse :  
Que je voudrais être la mer !

Et cependant par gouttelettes,  
DouceMENT, en petit ruisseau,  
L'eau glisse sous sa collerette :  
Ah ! que ne suis-je goutte d'eau !

---

IV

LES VIOLETTES.

A ALPHONSE DAUDET

Jamais imitateur n'égala son modèle...

Quoi! c'est vous qui me demandez  
Pourquoi j'aime les violettes  
Plus que roses et pâquerettes?  
Quoi! c'est vous qui le demandez!  
Qu'à l'oubli vite vous cédez,  
Et l'inconstante que vous faites!  
Quoi! c'est vous qui me demandez  
Pourquoi j'aime les violettes



Six mois ! est-ce donc si longtemps  
Pour qu'un moment heureux s'oublie  
Et ne marque plus dans la vie ?  
Six mois ! est-ce donc si longtemps ?  
Les douces larmes du printemps,  
Faut-il que l'hiver les essuie ?  
Six mois ! est-ce donc si longtemps  
Pour qu'un moment heureux s'oublie ?

Puisqu'il faut vous le rappeler,  
C'était au bord de la rivière :  
L'eau coulait, murmurante et claire,  
Puisqu'il faut vous le rappeler.  
L'hirondelle y venait voler  
Et mouiller son aile légère...  
Puisqu'il faut vous le rappeler  
C'était au bord de la rivière.

Le jour allait tantôt finir  
Quand du château nous approchâmes...

Quand tous deux nous nous arrê tâmes  
Le jour allait bientôt finir.  
Comment pourrai-je définir  
L'émoi qui gagnait nos deux âmes?...  
Le jour allait bientôt finir  
Quand du château nous approchâmes.

J'aperçus alors à vos pieds  
De votre bouquet détachées,  
Quelques violettes séchées ;  
Je les vis alors à vos pieds.  
Puis, sans que vous m'aperceviez,  
Dans mon sein je les ai cachées...  
Dès que je les vis à vos pieds,  
De votre bouquet détachées.

Ma bouche ne vous disait rien,  
Mais mon cœur chantait : J'aime ! J'aime !  
Dans mon émotion extrême  
Ma bouche ne vous disait rien.

Et cependant, je le crois bien,  
Vous me comprîtes tout de même...  
Ma bouche ne vous disait rien,  
Mais mon cœur chantait : J'aime ! J'aime !

A cette chanson de mon cœur  
Je vous vis doucement sourire,  
Comme si vous veniez de lire  
La tendre chanson de mon cœur.  
Minute exquise d'un bonheur  
Plus grand que je ne puis le dire...  
A cette chanson de mon cœur  
Je vous vis doucement sourire.

Puis tout à coup, sévèrement :  
« Eh bien, monsieur ! ces violettes ?  
Rendez les larcins que vous faites !  
Me dites-vous, sévèrement.  
— Moi ? — Je vous ai vu ! — Moi ?... vraiment ?... »  
Et je rougis jusqu'aux pommettes

Quand vous dites, sévèrement :

« Eh bien, monsieur ! ces violettes ? »

Il fallait rendre mon trésor :

Vous me parliez en souveraine ;

Vous preniez vos grands airs de reine...

Il fallait rendre mon trésor.

L'embrassant une fois encor

Je vous le tendis avec peine...

Il fallait rendre mon trésor :

Vous me parliez en souveraine.

Vos doigts s'approchèrent des miens...

Votre main effleura la mienne...

— Autant du moins qu'il m'en souviennne ! —

Vos doigts s'approchèrent des miens.

Soudain — adorables liens ! —

D'eux-mêmes, sans que je les tienne,

Vos doigts s'entrelacent aux miens...

Votre main reste dans la mienne !

Sans un seul mot, sans un aveu,  
Dans ces expansions bénies  
Nos deux âmes s'étaient unies,  
Sans un seul mot, sans un aveu.  
Au couchant, le soleil en feu  
Avait des splendeurs infinies...  
Sans un seul mot, sans un aveu,  
Nos deux âmes s'étaient unies.

Non! vous n'avez point oublié  
Ce moment si doux et si tendre!  
Vous avez beau vous en défendre...  
Vous ne l'avez point oublié!  
De ce jour, mon cœur s'est lié  
A ne plus pouvoir se reprendre...  
Non! vous n'avez point oublié  
Ce moment si doux et si tendre!

Et quand vous demandez pourquoi,  
Pourquoi j'aime la violette,

Ce sont des façons de coquette,  
Car vous le savez bien, pourquoi!  
Vous vouliez entendre de moi  
Notre amoureuse historiette...  
C'est fait!... Et vous savez pourquoi  
Pourquoi j'aime la violette!

---

## BONHEUR.

Pendant ce temps heureux et trop vite écoulé

Où la grande nature a seule contempilé

Notre amoureux mystère,

Tout à coup de mon cœur le doute a disparu :

Pour la première fois, ô mignonne, j'ai cru

Au bonheur sur la terre.

Non ! ce n'est point un mot vide de sens et mort !

Un ciel inaccessible offert à notre effort

Et que vide on proclame !

Non! le bonheur existe, on s'en peut approcher!

Il existe! j'ai pu le sentir, le toucher,

Dur corps comme de l'âme!

Il existe! éclatant, absolu, mais humain!

Comme le voyageur altéré qui soudain

Découvre une fontaine,

Découvrant le bonheur avec toi partagé,

J'ai rendu grâce au ciel, et je m'y suis plongé

Jusques à perdre haleine.

Mais maintenant, hélas! qu'au sortir de tes bras

Je rentre dans la vie, et reprends d'ici-bas

La bataille éternelle,

Devant l'avenir noir je me sens hésiter :

Mon courage fléchit au moment de lutter,

Ma volonté chancelle.

Pourquoi combattre encor? Pourquoi vaincre? Pourquoi

Vivre, quand j'ai mené la vie auprès de toi

Et si douce, et si pleine?



Quand j'ai bu d'un seul trait — enivrant souvenir! —  
Tout ce que peut promettre à la fois et tenir

La passion humaine?

Où trouverai-je autant? Quand trouverai-je mieux?  
D'autres yeux auront-ils plus d'éclat que tes yeux?

Et pourrai-je connaître

Un cœur plus dévoué, plus aimant que le tien?

Va! je ne serai plus heureux, je le sens bien,

Comme je viens de l'être!

Lorsque nous rencontrons, en poursuivant le cours  
Du mystérieux livre où sont inscrits nos jours,

Un semblable passage,

Oh! que ne pouvons-nous cesser de parcourir

Le livre, ou bien s'il faut aller plus loin, mourir

En retournant la page!

---

VI

LA SOURCE.

I

Te souvient-il de la source  
Qu'au pied d'un grand châtaignier,  
Après une folle course,  
Nous trouvâmes, l'an dernier?

Dans ses audaces nouvelles  
Notre amour, vieux d'un printemps,  
Tout fier de ses jeunes ailes  
Devait triompher du temps,

Et nous, l'âme libre et franche,  
L'un de l'autre bien épris,  
Nous parcourions, un dimanche,  
Certain bois, près de Paris.

C'est là que dans un coin sombre,  
Désert, de tous ignoré,  
Où venait à travers l'ombre,  
Danser un rayon doré,

Sous nos pieds nous la trouvâmes,  
Cette source aux flots jaseurs,  
Limpide comme nos âmes,  
Joyeuse comme nos cœurs.

Là, dans tes deux mains creusées,  
— Vase rose au bord vivant —  
Je bus des gouttes puisées  
Au flot rapide et mouvant ;

Et ma lèvre ardente, avide,  
Buvait encor, je le crois,  
Bien après que le liquide  
Avait glissé de tes doigts.

## II

C'était hier l'anniversaire  
De ce jour, et je suis allé  
Pleurer dans ce coin solitaire  
Notre pauvre amour envolé.

A peine ai-je pu reconnaître,  
Perdue au milieu de ces bois,  
La source où je venais peut-être  
Rêver pour la dernière fois.

Plus d'ombrage, plus de verdure :  
Plus d'oiseaux, plus de frais concert :  
La hache a taillé la ramure ;  
Tout est triste, tout est désert.

Notre source est presque tarie.  
Quand je m'en approchai pour voir  
Si ton image, ô ma chérie !  
Brillait encor dans son miroir,

Soudain une longue vipère  
Dans les roseaux s'enfuit, troublant  
Cette eau jadis limpide et claire  
Où se jouait ton bras tremblant.

Ainsi dans mon âme harassée  
Que la mort va bientôt tarir,  
Se déroule, avec ta pensée,  
Le noir serpent du souvenir.

---

VII

REMERCIEMENT.

Le soleil, en mourant, colore  
De son rayon chaud et doré  
Cette chambre, où voltige encore  
Ton cher souvenir adoré.

O toi ! qu'a mise sur ma voie  
Le hasard ou plutôt le ciel,  
Du fond de l'âme, je t'envoie  
Un remerciement éternel.

Dans le livre secret des âges  
Quel que puisse être mon destin ;  
Quels que soient les futurs orages  
Qui m'attendent sur mon chemin ;

Que je doive, en révoltes vaines,  
Me roidir contre le malheur,  
Et lassé des choses humaines  
Trouver dans la mort une sœur ;

Que je doive, l'âme blessée,  
D'espérer ou bien de souffrir,  
Laisser se faner ma pensée  
Au vent fatal du souvenir ;

Que je doive être seul, sans aide,  
Sans amis, et traînant au cœur  
— Mal éternel auquel tout cède —  
Le doute sceptique et moqueur ;



Quoi qu'il advienne, ô ma chérie,  
Fussé-je au nombre des vaincus :  
Je ne pourrai haïr la vie  
Et maudire les jours vécus :

Car tu m'as donné connaissance  
Des bonheurs à ce point parfaits,  
Que, semés sur une existence,  
Ils la fleurissent pour jamais!

---

VIII

DANS LES FLEURS.

A HECTOR SALOMON.

J'ai rêvé de douces choses  
Cette nuit, car tous les deux  
Nous volions, papillons bleus,  
Au milieu des fleurs écloses.

Parmi les pétales d'or  
Des lys aux profondeurs blanches,

Sur les roses, les pervenches,  
Les bluets dormant encor ;

Sur l'œil noir des violettes  
Que l'herbe cache à demi,  
Parmi les muguet, parmi  
Les rêveuses pâquerettes,

Nous allions d'un vol égal  
Suivant des routes jumelles,  
Mirant l'azur de nos ailes  
Dans la source au pur cristal.

L'aurore naissait à peine :  
Qu'il faisait bon voyager  
Tandis qu'un brouillard léger  
Semblait caresser la plaine !

Oh ! qu'ils étaient gais, nos cœurs !  
Oh ! les belles courses folles

De corolles en corolles  
Sur cet océan de fleurs !

Oh ! les senteurs embaumées !  
Les couleurs faites de ciel !  
Et les doux parfums de miel  
Dans toutes ces fleurs aimées !

Pourquoi le réveil moqueur  
Aux réalités cruelles,  
M'arrachant soudain les ailes  
M'a-t-il arraché le cœur,

Quand d'aussi charmantes choses  
Je rêvais — quand tous les deux  
Nous volions, papillons bleus,  
Au milieu des fleurs écloses ?

---

IX

VENDETTA.

A PIERRE BERTON.

I

Hier au soir, laissant ma tête  
Dormir sur ton sein doré,  
J'ai cherché ton cœur, Laurette,  
Et je n'ai rien rencontré.

Dans l'insaisissable flamme  
De tes yeux au reflet vert  
Longtemps j'ai cherché ton âme :  
Et je n'ai rien découvert.

Sur le livre de ta vie  
Que tu m'ouvris l'an passé  
J'ai cherché mon nom, ma mie :  
Le nom était effacé.

Soit donc ! Puisque je te lasse  
Qu'un autre occupe ton cœur !  
Va ! j'abandonne la place  
Sans regrets à mon vainqueur

A lui toute ta personne !  
A lui tes beaux bras nerveux !  
Et le rayon qui frissonne  
Dans l'ombre de tes cheveux !

A lui ton regard d'aurore,  
Ton pied nu, tes flancs rosés,

Tout ton corps, vibrant encore  
Du dernier de mes baisers !

A lui tes ardentès fièvres,  
Et ces mille mots charmants  
Qui voltigeaient sur tes lèvres  
Dans nos longs embrassements !

A lui ce bonheur immense  
Pour lequel on eût jeté,  
Vivant, toute une existence !  
Mort, toute une éternité !

A lui toi, toi bien entière,  
Et ton amour étouffant  
Fait de fiertés de panthère  
Et de faiblesses d'enfant !

A lui surtout tes caprices  
Renouvelés chaque jour,  
Interminables supplices  
Dont tu criblais mon amour !

A lui ces coquetteries  
Que tu cherchais à plaisir ;  
Ces savantes bouderies  
Où s'irritait mon désir !

A lui, toi, toi, ma Laurette,  
Telle que je t'adorais,  
Telle que l'enfer t'a faite,  
Et telle que je te hais.

## I I

Or çà, toi qui sus complaire  
A ce cœur blasé de moi,  
Qui que tu sois, ô mon frère !  
Écoute et prends garde à toi !

La partie est forte et dure :  
Nul n'en peut sortir vainqueur



Sans une large blessure  
Au plus profond de son cœur.

Prêt à souffrir la souffrance  
Dont je me sens terrassé,  
De ma triste expérience  
Et de mon tourment passé,

Sans honte et sans peur, profite !  
Et crois-moi, quand je te dis  
Que cette femme est maudite,  
Que ses baisers sont maudits ;

Que pour gagner sa tendresse  
— Ou plutôt n'en point mourir —  
Il faudra lutter sans cesse,  
Et, devrais-tu t'y meurtrir,

Déchirer la rude écorce  
De son orgueil effrayé,  
Et, comme je fus sans force,  
Être à ton tour sans pitié !

Va donc ! que l'enfer te guide !  
Fais que dès le premier jour  
Ce cœur, que je laisse vide,  
S'emplisse de ton amour !

Fort de ton indifférence,  
Savoure, le cœur fermé,  
L'indicible jouissance,  
En n'aimant pas, d'être aimé !

Inaccessible aux ivresses  
Qu'elle sentira pour toi,  
Sois avare de caresses  
Comme elle le fut pour moi ;

Sur sa flamme, sans rien craindre,  
Souffle, dans chaque baiser,  
Pas assez fort pour l'éteindre,  
Mais assez pour l'attiser !

Que je t'envie, ô mon frère !  
Et comme je paîrais bien

De mon existence entière  
Un bonheur comme le tien !

## II.

Quant à toi, chère Laurette,  
Pour que chacun ait son tour,  
A jamais je te souhaite  
Un intarissable amour.

Dans l'inévitable crise  
De désirs toujours nouveaux,  
Puisses-tu te sentir prise  
Jusqu'aux moelles de tes os !

Heurtant toujours ton envie  
A son âme de rocher,  
Puisses-tu sentir ta vie  
A la sienne s'attacher !

Puisses-tu bientôt connaître  
Quel désespoir insensé  
Un amour ardent fait naître  
Quand il n'est pas exaucé :

L'attente aux heures amères,  
Où notre esprit impuissant  
Se forge mille chimères  
Et fait des rêves de sang ;

Le doute à la froide étreinte,  
Et les soupçons empestés  
Que l'on écarte, par crainte  
D'y voir des réalités ;

L'éternelle indifférence  
Qui vous fait blasphémer Dieu,  
La foi près de l'ignorance,  
Et la glace auprès du feu !

Que le chagrin te dévore !  
Qu'il fouille aujourd'hui ton sein

Ce poignard, dont hier encore  
Tu faisais saigner le mien !

A toi tout cela, Laurette !  
Et bientôt le jour viendra  
Où ma vengeance complète,  
Enfin, s'épanouira !

Où tu te verras forcée,  
Courbant ton front sans souci,  
En te sentant délaissée  
De demander grâce aussi ;

Où tu sauras ce qu'une âme,  
Sans se briser, peut souffrir ;  
Où tu redeviendras femme  
Pour prier et pour gémir

Où, lasse de l'existence,  
Seule, tous rêves partis,  
Au milieu du grand silence  
Des espoirs anéantis.

Tu devras, malgré toi-même,  
Tes fiertés et tes rigueurs,  
Et l'aimer comme je t'aime!  
Et mourir comme je meurs!

---

## ANNIVERSAIRE.

Si j'en crois le calendrier  
Voici revenir Février,  
Et voilà tout juste une année  
Que, par un beau jour tout pareil,  
Mêlé de pluie et de soleil,  
A toi mon âme s'est donnée.

Un an ! — Qui l'eût cru de nous deux ?  
Pareil bail est bien hasardeux  
Quand l'amour ne fait que d'éclore !  
Or, voici le bail terminé...  
Pour longtemps qu'il nous soit donné  
De le renouveler encore !

Un an ! — Où presque à chaque pas,  
En dépit des nombreux tracas  
Dont cette existence est semée,  
Je n'eus, pour trouver le bonheur,  
Qu'à chercher au fond de mon cœur  
Ta chère image bien-aimée.

Un an ! — Douze mois, s'il vous plaît !  
Un an bien rempli, bien complet,  
Sans en ôter une semaine ;  
Un an bien et dûment passé,  
Pendant lequel tu m'as versé  
Beaucoup de joie, un peu de peine.



Un an! — Pour moi je n'en crois rien :  
Malgré le printemps, ce vaurien  
Qui déjà presse sa venue,  
Le calendrier est menteur,  
Car si j'en juge par mon cœur,  
C'est hier que je t'ai connue !

---

SOUHAIT.

J. MASSENET.

Si vous étiez fleur, ô ma bien-aimée !

La fleur parfumée

Au corselet vert,

Je serais zéphyr, et viendrais, fidèle,

Vous frôler de l'aile

En glissant dans l'air.

Si quelque beau soir vous étiez l'étoile

Qui brille sans voile

Dans les cieux discrets,

Je serais rayon, et dans ma lumière  
Belle prisonnière  
Je vous bercerais.

Si vous deveniez la naïade blonde  
Moi je serais l'onde  
Du ruisseau jaseur,  
Et vous charmerais, dans la grotte obscure,  
De mon doux murmure  
Et de ma fraîcheur.

Mais puisque aujourd'hui vous êtes la femme  
Qui ravit mon âme,  
Je serais heureux  
D'être seulement, pour calmer mes fièvres,  
Le sang de vos lèvres,  
L'or de vos cheveux !

---

## LA RÊVÉE.

A. E. M...

Elle serait blonde ou brune  
Pourvu qu'en son œil vainqueur  
Pût se refléter chacune  
Des tendresses de son cœur ;

Elle aurait l'âme joyeuse  
Comme l'aube à son réveil,  
Ou serait sombre et rêveuse,  
Préférant l'ombre au soleil,

Pourvu que triste ou bien gaie,  
Sans faux dehors affecté,

Elle eût la tristesse vraie  
Et sincère la gaité !

Ah ! cette femme inconnue  
Dont on rêve si souvent,  
Le soir, suivant quelque rue,  
Le nez et l'esprit au vent,

Qu'elle vienne ! brune ou blonde !  
Du midi, du nord glacé !  
De l'ancien, du nouveau monde !  
Du présent ou du passé !

Romaine à la noble pose  
Loin des regards importuns,  
Dans le bain de marbre rose  
Ruisselante de parfums ;

Jeune guerrière d'Irlande,  
Beauté qu'Ossian chanta,

Hirondelle de la lande  
Ou Minvane ou Malvina ;

- Héroïne du vieux monde  
Amante d'un ancien preux,  
Yseult, Berthe ou Florimonde  
La Sarrasine aux doux yeux ;

Damoiselle au fin corsage,  
Lasse d'avoir trop prié,  
Distraite, et fermant la page  
Du missel armorié ;

Belle et fringante marquise,  
Cheveux poudrés, grands paniers,  
Amarinthe ou Cydalise,  
Dans les larges escaliers,

Ou dans le parc, à Versailles,  
Près d'un triton embourbé,

Sur quelque banc de rocailles  
Sermonnant un jeune abbé ;

Espagnole de Grenade  
De Séville ou de Puerto,  
Rêveuse à la sérénade  
Et fringante au fandango ;

Vénitienne brunie  
Sous son éternel azur ;  
Noble fille d'Ionie,  
Au nez droit, au profil pur ;

Fellah, superbe et hautaine,  
Dans le couchant empourpré,  
Rapportant de la fontaine  
Le large vase cuivré ;

Ou peut-être — je suppose .  
Que le plus près est le mieux —

Parisienne au teint rose,  
Aux mains blanches, aux grands yeux,

Coquette et toute mignonne  
Dans son coupé brun, passant  
Par quelque beau soir d'automne  
Au grand trot de son pur-sang...

Qu'elle vienne ! qu'elle vienne !  
Pourvu qu'en son cœur naïf  
N'ait jamais germé la graine  
Du doute, poison hâtif !

Pourvu qu'en donnant son être  
Quelque chose bas, bien bas,  
Ne lui dise pas : « Peut-être  
Un jour tu le reprendras ! »

Pourvu qu'on n'ait pas la rage  
De sentir qu'on n'est plus seul



Dans son cœur, et qu'on partage  
Jusqu'aux plis de son linceul !

Pourvu qu'enfin, l'âme unie  
Par un lien éternel,  
On glisse à travers la vie  
Sans jamais quitter le ciel !

Mais cette femme fidèle  
Qui pourrait aimer toujours,  
Dont l'âme serait trop belle  
Pour s'ouvrir à deux amours ;

Cette femme tant rêvée,  
Faites d'espairs, de regrets,  
Ici-bas l'a-t-on trouvée ?  
La trouvera-t-on jamais ?

---

XIII

NOCTURNE.

La lune au front pâle  
Dans la nuit d'opale  
    Glissant,  
A travers les branches  
Par cascades blanches  
    Descend.

Le hamac voltige  
Effleurant la tige  
Des fleurs,  
Où, perle irisée,  
Brille la rosée  
En pleurs.

Sur ta tête brune  
Un rayon de lune  
Changeant,  
Voltige et scintille  
Comme une mantille  
D'argent.

Sur ta bouche rose,  
Le zéphyr se pose  
Joueur,  
Et dans ton sourire  
Voici que respire  
Ton cœur.

Dors, ma souveraine !

Ta vie est sereine,

Tes jours

Sont tissés de soie

Et semés de joie

Toujours !

Sur tes seize années

Point de fleurs fanées !

Jamais

Tu n'as connu larmes,

Désespoirs, alarmes,

Regrets !

Dors, ma bien-aimée !

La nuit embaumée

Sans bruit,

Étendant ses voiles

Parsemés d'étoiles,

Reluit !

Dors, calme et suave !  
Moi que fait esclave  
L'amour,  
Moi qui souffre et t'aime,  
Sans espérer même  
Un jour,

Rêveur, je balance,  
Versant en silence  
Des pleurs,  
Le hamac qui vole  
Frôlant la corolle  
Des fleurs !

---

## XIV

### RÉPONSE.

Pour te dire ce que je sens  
Près de toi, mon unique amie,  
Trop faibles seraient mes accents  
Et ma voix trop mal affermie.

Pour te dire quels sont mes maux  
Loin de toi, quel souci m'opresse,  
Insuffisants seraient les mots  
Cherchant à peindre la tristesse...

Ah ! sache-le ! sache-le bien !  
Il est des tendresses humaines

Que rien ne peut exprimer, rien  
Que tout le sang pur de nos veines !

Pour te répondre j'aime mieux  
Prendre ta main effarouchée,  
Plonger droit mes yeux dans tes yeux,  
Et, la tête sur toi penchée,

Doucement, longuement, poser  
Sur ta bouche aux lèvres de flamme  
Un baiser, un loyal baiser  
Qui t'ouvrira toute mon âme.

Alors tu pourras à ton gré  
Y lire qu'elle est toute tienne,  
Et que dans mon être enivré  
Il n'est rien qui ne t'appartienne ;

Tu pourras y voir à quel point  
Ta vie en ma vie est passée ;

Qu'en dehors de toi je n'ai point  
De souvenir ni de pensée ;

Que mon passé s'est consumé  
A ton approche, de lui-même,  
Et que je n'ai jamais aimé  
Que depuis le jour où je t'aime !

Jour adorable où ta beauté  
M'apparut, forme exquise et douce,  
Sous laquelle vit ta bonté  
Ainsi que la fleur sous la mousse !

Tu verras aussi qu'il nous faut,  
Puisque même est notre tendresse,  
Nous aimer gaîment, le cœur haut,  
Sans soupçon comme sans faiblesse ;

Que narguant le doute moqueur,  
Croyant aux choses éternelles,



Il nous faut goûter le bonheur  
Des confiances mutuelles,

Et dans ce monde seuls tous deux  
Quand l'un près de l'autre nous sommes,  
Oublier, les yeux dans les yeux,  
Le temps, les choses et les hommes !

Voilà ce que ton cœur lira  
Dans ce cœur que je t'abandonne ;  
Voilà tout ce que te dira  
Ce bon baiser que je te donne :

Pour me répondre, rends-le-moi,  
Et, dans une extase infinie,  
Tu sentiras vibrer en toi  
A ton âme mon âme unie !

---



SONNETS



## MYOPIE.

Votre charme est étrange et sied bien à la femme,  
Beaux yeux, beaux yeux voilés, à l'éclat incertain,  
Où brille vaguement une timide flamme  
Comme dans le brouillard un rayon du matin.

De ces yeux tapageurs qu'une étincelle enflamme  
Vous ne connaissez pas le regard libertin,  
Et dans votre miroir on ne voit pas une âme  
Se refléter crûment, sans ombre et sans lointain.

Lorsque sur votre émail voltige une pensée  
Pour un monde banal elle n'est point tracée,  
Et du premier venu peut braver l'œil moqueur :

Car votre éclat discret est si faible et si tendre  
Qu'il faut pour le saisir et surtout le comprendre,  
Sans s'arrêter aux yeux, descendre jusqu'au cœur.

---

## II

### LE COUP DE CANON.

(Sur le tableau de Berne-Bellecour.)

Ami, ton œuvre est belle : elle t'a su placer,  
D'un seul bond, au-dessus de la foule commune :  
Mais — mérite plus grand et plus rare fortune ! —  
Ton œuvre est bonne, ami, car elle fait penser.

Quand je la vois, je sens en mon cœur se glisser  
Comme un frisson subit de honte et de rancune ;  
Et le passé surgit — rêverie importune,  
Mais féconde — et que nul n'a droit de repousser.

Vers l'horizon blanchi par l'aube qui se lève,  
O canon, tourne-toi ! sans repos et sans trêve  
Lance le lourd obus aux sifflements hardis !...

Inactif et glacé maintenant tu reposes :  
Mais les cœurs que brûla le feu des nobles causes  
Sitôt que les canons ne sont pas refroidis.

---



## ORIENT.

Ah ! parlez-en longtemps de l'Orient doré,  
Du ciel toujours brillant , des flots toujours tranquilles,  
Du désert sans limite où vont, par longues files,  
Les lourds chameaux trottant sur le sable cuivré.

Dites-nous les splendeurs d'un hiver tempéré,  
Des palmiers élancés, des grands sphynx immobiles ;  
Dites-nous le long fleuve aux innombrables files  
Dont le berceau lointain reste encore ignoré.

A Paris, au milieu de nos mesquines fêtes,  
Quand vous parlez ainsi du pays des prophètes  
Votre cœur s'élargit et palpite tout bas ;

Et sur vos yeux profonds où l'on peut si bien lire,  
Comme sur de l'émail, vient briller et sourire  
Le rayon d'un soleil que vous n'oubliez pas.

---

IV

LE CHARME.

A MADAME H. B.

Quand Dieu, sublime statuaire,  
Eut, dans sa gigantesque main,  
Pétri notre visage humain  
Du limon de sa jeune terre,

Devant son ouvrage éphémère,  
Éternel, il sourit soudain,  
Sourire tranquille et serein  
Et doux comme celui d'un père.

Ce sourire se refléta  
Sur le limon, et s'incrusta  
Pur rayon où tremble une larme :

Or ce chaud rayon de bonté  
Nous l'avons appelé : Le Charme...  
Et vous en avez hérité.

---

## LES TOURTEREAUX.

(Sur une aquarelle de Georges Vibert.)

Le soleil d'Orient, effleurant le platane,  
Sur les murs du sérail ruisselle en traits de feu :  
Abandonnant son corps aux baisers du flot bleu  
Dans le bain parfumé s'étire la sultane.

Le printemps nouveau-né rit dans l'air diaphane ;  
Aux lèvres des houris monte plus d'un aveu :  
Sur les champs, sous les bois, près du fleuve, en tout lieu,  
Par la nature entière un immense amour plane.

Dans le blanc vêtement de sa virginité,  
Un eunuque, au milieu de ce concert chanté  
Par des milliers de voix, reste seul à se taire :

Appuyé contre un mur, de son œil curieux  
Il suit deux tourtereaux se becquetant entre eux,  
Et reste, tout rêveur, devant ce grand mystère.

---

VI

MEA CULPA.

A MADAME X...

*Meâ culpâ!* J'ai commis envers vous,  
Sans y penser, un crime épouvantable :  
« Un sonnet seul peut sauver le coupable ! »  
M'avez-vous dit : soit ! exécutons-nous !

Je prends la plume et tire les verrous...  
Mais aussitôt votre image adorable  
— Rêve charmant ! — vient s'asseoir à ma table,  
Et votre robe a frôlé mes genoux !

Auprès de moi votre tête se penche :  
Et cependant, couvrant la page blanche,  
Le sonnet va, trotte à pas résolus...

n l'écrivant, c'est à vous que je pense :  
Trouvez-moi donc une autre pénitence  
Si vous voulez que je ne pêche plus.

---



## L'ARTISTE.

A. N. DE SWETSCHINSKY.

Va ! marche droit au but, dit la Raison glacée,  
Sans détourner la tête et sans ouvrir ton cœur :  
La gloire est à ce prix, et toute autre pensée  
Est un vol fait à l'Art, ton maître et ton vainqueur.

Aime, dit la Nature, aime ! Bientôt passée,  
L'existence pour toi n'aura point de douceur  
Si par un peu d'amour elle n'est traversée ;  
Aime, souffre : à ce prix, enfant, est le bonheur.

La gloire ou le bonheur? — O Nature, ô ma mère!  
Dans ce doute cruel où je me désespère,  
Ta voix, ta grande voix peut seule m'émouvoir;

Dût périr une gloire incertaine et qui passe,  
Homme, je veux souffrir et voir la vie en face :  
Or, vivre sans aimer, c'est regarder sans voir.

---

DANS LE PASSÉ



I

ÉGLOGUE

A EUGÈNE TASSIN.

Claudite jam rivos, pueri : sat prata biberunt .

CHRYSAS .

Pourquoi ce front rêveur et chargé de nuages,  
O Gallus? Un malheur serait-il arrivé?  
Borée a-t-il détruit tes riches pâturages,  
Ou quelque beau mouton te fut-il enlevé?

GALLUS .

Non! Jupiter tonnant a respecté mes plaines,  
Le blé d'or y mûrit, et les riches épis  
N'ont point connu Borée et ses froides haleines ;  
Complet est le troupeau de mes chères brebis.

CHRYSAS.

Qu'est-ce alors? quel souci creuse ces larges rides  
Sur ton front autrefois brillant comme le jour?  
Qui gêne ainsi l'essor de tes grâces timides?  
Dis-moi, jeune berger, serait-ce pas l'amour?

GALLUS.

L'amour? oui, tu l'as dit. Lætoris a mon âme.

CHRYSAS.

Lætoris? Eh bien, toi, n'as-tu pas ses serments?  
N'a-t-elle pas juré de devenir ta femme?

GALLUS.

Oui.

CHRYSAS.

D'où viennent alors tes précoces tourments?

GALLUS.

Hélas! je n'en sais rien. Dans mon âme oppressée  
Vibre un mal inconnu dont je ne puis guérir :

Il embrase mon cœur, assiége ma pensée,  
Empoisonne ma vie.... et je m'en sens mourir.

CHRYSAS.

Quelle tristesse, enfant ! quelle étrange parole !  
Dévoile à ton ami cette amère douleur :  
Même quand il n'est rien ici qui le console,  
Un chagrin confié pèse moins sur le cœur.

GALLUS.

Moins grand est le tourment de l'agneau sans sa mère,  
Moins grande la douleur du bouvreuil enfermé,  
Que le supplice affreux et l'affreuse misère  
De celui qui se dit : J'aime sans être aimé !

CHRYSAS.

Aimer sans être aimé ? Faut-il te dire encore?...  
Lætoris...

GALLUS.

Lætoris a juré de m'aimer,  
Je le sais ! mais le mal à ce point me dévore,  
Que je crains un serment qui me devrait charmer.

## CHRYSAS.

Tu sais de quelle amour éternelle et profonde  
J'aime et je suis aimé par la belle Myrto,  
Myrto, la jeune fille aux yeux d'azur, qu'inonde  
De ses cheveux dorés le folâtre manteau.  
Jamais pourtant mon cœur, qui ne bat que pour elle,  
Ne souffrit le tourment dont ton cœur est blessé ;  
Mon âme ignore aussi cette douleur cruelle  
Dont le souffle fatal sur ton âme a passé.

## GALLUS.

Heureux ! trois fois heureux qui parle de la sorte !  
Car il ne connaît pas le farouche soupçon !  
Car il n'a pas failli, car sa tendresse est forte,  
Et du doute rongeur il brave le frisson !  
Heureux ! car sous les bois, voutes hospitalières,  
Pendant des jours entiers ses yeux n'ont pas pleuré !  
Heureux ! sur son chevet pendant des nuits entières,  
Sans sommeil et sans rêve, il n'a pas soupiré !  
Heureux ! Car son amour par les tristesses vaines,  
Les craintes sans raison, n'est jamais ruiné ;



Mais au rayon béni des tendresses humaines,  
Naît confiant et pur, et meurt comme il est né!

## CHRYSAS.

Mais quand fondit sur toi cette grande souffrance?  
Est-ce depuis longtemps? N'est-ce que d'aujourd'hui?  
Est-ce un malheur tardif, fruit de l'expérience?  
Est-ce un germe fatal que l'amour porte en lui?

## GALLUS.

Un soir, — c'était au temps où la riche Pomone  
Aux arbres alourdis suspend ses fruits pourprés, —  
Les vierges, à la main tenant une couronne,  
Dansaient joyeusement dans les bois consacrés.  
L'air était embaumé; la brise harmonieuse  
Soupirait doucement dans les rameaux tremblants;  
Phœbé luisait au ciel : légère et gracieuse,  
Lætoris effleurait le sol de ses pieds blancs.  
Appuyé contre un hêtre aux ombrages immenses,  
Je regardais, heureux, sous le voile de lin,  
Son corps souple ondoyer suivant le gré des danses,

Et sous le fin tissu bondir son jeune sein.  
Jamais Pâris, fuyant vers la rive troyenne,  
Ne vit plus de douceur, de charmes, de beautés,  
Et jamais sur ses yeux les yeux de son Hélène  
Avec plus de langueur ne se sont arrêtés.  
Ainsi je regardais danser ma bien-aimée...  
Quand soudain, sans raison, je songeai que ces bras,  
Que ce front rayonnant, cette haleine embaumée,  
Tout ce corps de seize ans aux timides appas,  
Cet ensemble parfait de grâce et d'harmonie,  
Pouvaient appartenir à quelque heureux rival ;  
Un seul moment mon cœur douta de mon amie,  
Un seul... et depuis lors, depuis ce soir fatal,  
Je ne puis oublier cette affreuse pensée,  
Avec la confiance est parti le bonheur  
Le doute tient mon âme à jamais oppressée :  
Chrysas, grande est ma peine et grande ma douleur !  
Et je l'aime pourtant ma vierge de Tarente,  
Je l'ai toujours aimée et ne saurais changer :  
Mais quand de ses yeux noirs la flamme pénétrante  
Sur un autre que moi vient à se diriger,

Quand sa bouche rieuse a lancé deux paroles  
A quelque autre berger aussitôt oublié ;  
Quand Zéphyr de son cou baise les boucles folles ;  
Quand le gazon frémit au contact de son pied ;  
Quand Apollon vainqueur de sa chaude lumière  
Effleure ses bras nus, son front toujours songeant ;  
Quand Phœbé la caresse et l'enveloppe entière  
Dans la fluidité de ses rayons d'argent...  
C'est alors, ô Chrysas, qu'éclate ma torture,  
Alors que je voudrais, ne fût-ce qu'un seul jour,  
Seul avec elle, et loin de toute la nature,  
Dans un monde inconnu vivre et mourir d'amour !

## CHRYSAS.

Comme ta Lœtoris, ma blonde fiancée  
A dansé bien souvent dans les bois consacrés ;  
Phœbé de ses rayons l'a souvent caressée,  
Et Zéphyr a baisé ses cheveux adorés.  
De ses yeux bleu d'azur la flamme douce et pure  
Sur un autre berger a pu se diriger,  
Cependant le soupçon jamais ne me torture

Et d'un rival heureux je brave le danger.  
N'a-t-elle pas juré de me donner sa vie ?  
Je crois à sa parole, à sa sincérité,  
Et je n'ai pas le droit, sans blesser mon amie,  
De ternir sa vertu d'un doute immérité.

GALLUS.

Quand on aime vraiment et d'une amour réelle  
Je crois qu'on doit douter et souffrir comme moi.

CHRYSAS.

Quand on vous a promis une amour éternelle  
On doit rendre en échange une éternelle foi.

GALLUS.

Chrysas ! qui peut jurer qu'un cœur jeune et volage  
Sera toujours fidèle et ne changera pas ?

CHRYSAS.

Gallus ! douter ainsi d'un cœur loyal et sage,  
N'est-ce pas l'insulter et le trahir tout bas ?

## GALLUS.

Va, berger ! La tendresse est sœur de la souffrance :  
On ne saurait aimer sans douter et souffrir.

## CHRYSAS.

Va, berger ! La tendresse est dans la confiance :  
Qui commence à douter a fini de chérir.

## PALEMON.

Arrêtez-vous, enfants ! Prenez mon arbitrage.  
Je connais les raisons qui vous font disputer :  
Sous ces rameaux ombreux abritant mon grand âge  
J'entendis vos discours sans trop les écouter.  
Gallus, ce mal cruel dont ton âme est saisie  
Est un mal ordinaire aux esprits amoureux ;  
Ce mal, jeune berger, s'appelle Jalousie :  
C'est Vénus en fureur qui le lança des cieux.  
Toi, Chrysas, ton bonheur naît de la confiance ;  
Un esprit ombrageux n'agit point sur ton cœur :  
En te faisant aimer, Vénus, dans sa clémence,  
A voulu que pour toi l'amour fût sans douleur.

Si divers sont pour vous les dons de la déesse,  
Si triste on voit Gallus, si Chrysas est joyeux,  
Mêmes sont vos amours, même votre tendresse :  
Enfants, restez unis : vous aimez tous les deux !

---

## II

### LE DÉTROIT DE MULL.

(Souvenir d'Écosse.)

A M. ADOLPHE JOANNE.

Longeant l'île de Mull au profil maigre et sombre,  
Le steamer avançait. Les mouettes sans nombre  
Se jouaient dans l'écume avec les cormorans ;  
Le ciel était couvert, la mer forte et houleuse ;  
Le vent, qui descendait de la côte rocheuse,  
Avec un bruit aigu sifflait dans les haubans.

Le soleil, se couchant dans un nimbe de flammes,  
Lançait obliquement sur la crête des lames  
Les sanglantes clartés de ses derniers rayons ;  
On entendait gronder la tempête lointaine ;  
Et d'un vol de hérons la sinueuse chaîne  
Déroutait dans les airs ses légers bataillons.

A l'avant, seul, assis sur un rouleau de câbles,  
Je regarde, rêveur, ces côtes redoutables,  
Ces récifs à fleur d'eau, ces grottes, ces îlots ;  
Ce détroit, traversé par des courants contraires,  
Où vécut autrefois un peuple de corsaires  
Légers comme les vents, rudes comme les flots.

O Morven ! ô pays que la voix vénérée  
Du divin Ossian à la lyre dorée  
Célébra dans des vers pleins de mâles accords,  
Je vois se découper, sur le brouillard qui tombe,  
Tes rochers dénudés, majestueuse tombe  
Où dorment les héros immolés sur tes bords.



Au sommet de tes rocs couronnés de bruyères  
Se dressent, vieux géants aux vêtements de lierres,  
Les châteaux éventrés de tes anciens seigneurs ;  
Seuls, hôtes assidus de ces restes antiques,  
Les corbeaux, au milieu des masses granitiques,  
Réveillent les échos de leurs rauques clameurs.

Ici se dresse Aros, château du Lord des îles ;  
Plus loin c'est Duart Castle, aux lignes immobiles,  
Aux murs victorieux de l'orage et des ans ;  
J'aperçois Altornish et sa tour crénelée  
Dans laquelle, formant l'annuelle assemblée,  
Les Lords et les vieux chefs tenaient leurs parlements.

Que de fougueux guerriers aux flèches intrépides,  
Que de bardes chanteurs, dans ces îles humides  
De l'arc et de la harpe ont tendu les ressorts !  
Que de jeunes chasseurs aux chevelures blondes  
Ont poursuivi le daim dans ces landes profondes !  
Que de combats livrés ! que de sang ! que de morts !

Faut-il vous évoquer, gigantesques figures,  
Héros des anciens temps aux nobles aventures,  
Humains et généreux, même dans les combats?  
Vous qui, libres et forts, teniez haute la tête,  
Et ne redoutant rien, ni guerre, ni tempête,  
Faisiez trembler la terre au seul bruit de vos pas?

Fingal, roi de Morven, barde et guerrier, qui portes  
Un front audacieux, et braves les cohortes  
Du tyran Caracul, le conquérant romain ;  
Gaül au bouclier à la teinte azurée ;  
Ryno, le beau chasseur à la tête dorée,  
Et Fergus, dont l'esprit est prompt comme la main?

Et vous, plus gracieux et moins sombres visages,  
Que ne revenez-vous sur ces désertes plages  
Fantômes nuageux aux fronts étincelants?  
Que ne revenez-vous, ô jeunes chasseresses,  
Livrer au vent du soir l'or de vos longues tresses,  
Effleurer les récifs du bout de vos pieds blancs?

Que ne saisissez-vous de vos mains inhabiles  
Le javelot pesant, les flèches inutiles ?  
Que ne vous couvrez-vous des lourds casques fermés ?  
Que ne revêtez-vous, sur vos épaules nues,  
L'armure des guerriers pour pouvoir, inconnues,  
Suivre dans les combats celui que vous aimez

Puis, après la bataille et les sauvages luttés,  
Au son des tambourins, des harpes et des flûtes,  
Quand finit le festin, que ne revenez-vous  
Danser dans le palais devant les chefs sévères,  
Et faire voltiger vos tuniques légères  
Sur vos corps gracieux, aux mouvements si doux ?

Tout à coup vous cessez votre rapide danse :  
Alors, seul, au milieu du plus profond silence,  
Le vieux barde se lève, et de sa grande voix  
Chante les combattants tombés pour la patrie,  
Et les jeunes guerriers qui, dans une autre vie,  
Ont rejoint les héros vénérés d'autrefois.

Il peint en traits de feu le Walholl, vaste plaine  
Où sur des chevaux noirs courant sans perdre haleine  
Les hommes valeureux vont et chassent toujours ;  
Il dit les longs festins et le large cratère  
Où tombent lentement l'hydromel et la bière,  
Il dit la Walkyrie aux éternels amours.

Et tous, jeunes et vieux, frémissants de courage,  
N'ont qu'un désir : mourir sur le champ de carnage  
Pour gagner ce bonheur qui leur est réservé :  
La grande voix résonne et vibre dans la salle...  
Un brusque arrêt m'éveille... on demande ma malle..  
C'est le quai, c'est Oban : et je suis arrivé.

---

### III

## BELLE ÉREMBOR.

(Imité d'une chanson du XII<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>.)

A J. CLARETIE.

Quand revient mai, que l'on dit au long jour,  
Voici passer, retournant de la cour,  
Près le château d'Érembor la donzelle,  
Les Francs de France. En tête, sur sa selle,  
Passe Renaud, l'œil baissé, l'air marri :  
Hé! Renaud ami!

---

1. Leroux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*,  
t. I, pp. 15-18.

A la fenêtre, au jour, belle Érembor,  
Sur ses genoux tient une étoffe d'or.  
Elle aperçoit, parmi les Francs de France,  
Le beau Renaud, son compagnon d'enfance.  
Lors, se levant, elle lui parle ainsi :

Hé ! Renaud ami !

« Ami Renaud, jadis j'ai vu le jour  
« Où lorsque vous passiez près cette tour  
« Dolent fussiez de ne me pas entendre.  
— Fille de prince, à qui faut-il s'en prendre ?  
« Aimez ailleurs et me laissez l'oubli ! »

Hé ! Renaud ami !

« Sire Renaud, je me justifierai  
« Et sur les saints, tôt je vous jurerai,  
« Dans le moustier, avec trente pucelles,  
« Que je n'eus point, hors vous, d'amours nouvelles.  
« Prenez le gage et soyez mon mari. »

Hé ! Renaud ami !

Comte Renaud franchit les hauts degrés.  
Barbe frisée et longs cheveux dorés,  
D'épaules fort, taille grêle et légère,  
Oncques ne fut plus beau seigneur sur terre.  
Elle le voit et pleurant à demi :

Hé ! Renaud ami !

Comte Renaud dans la tour est entré.  
Sur un beau lit de fleurs tout décoré,  
Il va s'asseoir : Érembor la donzelle  
A son côté s'assoit, tremblante et belle.  
Lors doucement revint l'amour enfui :

Hé ! Renaud ami !

---

IV

LA MORT DE ROLAND<sup>1</sup>.

A M. LÉON GAUTIER.

Tere de France, mult estes dulz pais...

(CH. DE ROLAND.)

Grands sont les coups d'épée et rude la bataille.  
Sa Durandal au poing, qui bien tranche et bien taille,  
Tombé de Veillantif, son bon cheval, Roland  
Ivre, le front brisé, percé de coups, sanglant,

---

1. Sauf quelques vers au commencement et à la fin, cette pièce est une imitation presque littérale d'un passage de l'ancienne Chanson de Roland. (V. Ed. Léon Gautier, vers 2259-2396.)



Frappe, frappe toujours ; et déjà Charlemagne  
Averti par le cor chevauche vers l'Espagne,  
Sombre, les yeux baissés, suivi de ses barons ;  
Et les Païens, tremblant ainsi que des larrons  
Au son trop bien connu des trompettes françaises,  
Se sauvent au travers des forêts de mélèzes...  
Tout à coup le silence au bruit a succédé :  
Roland alors levant la tête, a regardé.

Des vingt mille Français, des douze pairs de France,  
Il reste seul, à pied, sans destrier, sans lance,  
Au fond du défilé fatal, à demi mort.  
Sa tempe est éclatée et sa cervelle sort  
De son crâne entr'ouvert où s'est gravé son heaume.  
Plus il ne reverra Charles et son royaume ;  
Plus il ne reverra la France, doux pays !  
Marchant à grand effort sur ses genoux meurtris,  
Son cor dans une main, dans l'autre son épée,  
Il se traîne au sommet d'une roche escarpée.  
Dans le lointain brumeux la France est devant lui...  
La France ! Il tend les bras et tombe évanoui.

Au milieu des sapins, des montagnes chenues,  
Sur ce roc élevé qui se perd dans les nues,  
Au-dessus des torrents et des sombres ravins  
Où gisent par monceaux Français et Sarrasins ;  
Aux dernières clartés, sanglantes et voilées,  
Du soleil qui se meurt dans le fond des vallées,  
Brisé, mais non vaincu, les bras rouges de sang,  
Entre ses larges mains serrant son front puissant,  
Embrassant d'un regard et la France et l'Espagne,  
Voici mourir Roland, neveu de Charlemagne!

Cependant que sur l'herbe verte il s'est pâmé,  
Un Sarrasin félon, voyant son œil fermé,  
S'approche doucement, puis tout à coup : « Victoire ! »  
Dit-il : « Roland n'est plus, et maintenant sa gloire  
« Ne vaut pas un bouton ! Et voici Durandal  
« Que je vais emporter dans mon pays natal,  
« En Arabie !... » Il dit, et vers ce corps immense,  
Ce corps du plus vaillant chevalier de la France,  
Il tend a main, craintif, le cœur épouvanté  
Devant tant de grandeur et d'immobilité.

« Par mon chef ! tu n'es pas des nôtres, que je sache !... »

Dit Roland qui s'éveille : et comme d'une hache

Il frappe le païen de son grand olifant,

Brise son heaume d'or, sa naselle, lui fend

Le front jusqu'au menton, fait voler ses dents blanches,

Puis dit : « C'est un peu tôt réclamer vos revanches.

« Païens ! Roland vivant a su vous faire peur :

« Craignez encor le bras de Roland qui se meurt ! »

Et le bon chevalier se lève, et de colère,

Frappe avec Durandal dix coups sur une pierre...

L'acier, mordant le roc, grince, mais ne rompt pas.

Le comte alors serrant l'épée entre ses bras :

« O bonne Durandal ! ô ma fidèle amie !

« Avec mon Empereur, toi qui faisais ma vie,

« Je voudrais te défendre encore, et je ne puis !...

« Nous allons nous quitter, ma mie : ils sont enfuis

« Les temps où dans le flot des mouvantes mêlées

« Nous moissonnions tous deux les têtes par volées,

« Ayant pour ennemis, à toute heure, en tout lieu,

« Ceux de notre Empereur et ceux de notre Dieu !  
« Donc tu t'en vas garnir une main étrangère  
« Lâche peut-être, ô toi si vaillante et si fière !  
« Plutôt que te laisser à quelque autre servir,  
« J'aime mieux te briser, puisque je vais mourir ! »

Au sommet du rocher, devant lui, sous un arbre,  
S'étagent en gradins quatre perrons de marbre.  
Il frappe sur l'un d'eux, il frappe à tour de bras...

Sur le marbre l'acier grince, mais ne rompt pas.

Il parle à son épée, et dit : « Claire est ta lame  
« Durandal ! au soleil, c'est un serpent de flamme !  
« Il m'en souvient encor : Charles, notre Empereur,  
« Était à Maurienne ; un ange du seigneur  
« T'apporta, blanche épée, et la même journée  
« Par ses augustes mains tu m'as été donnée...  
« Avec toi depuis lors que de vaillants combats !  
« De triomphes, de gloire à chacun de nos pas !  
« Avec toi j'ai conquis l'Irlande et la Bretagne,

« Les Flandres, la Provence et toute la Romagne,  
« La libre Normandie, et l'Écosse et l'Anjou ;  
« Avec toi, la Bavière, avec toi le Poitou,  
« La Pologne, la Saxe : avec toi, brave et claire,  
« Si Dieu l'avait permis j'aurais conquis la terre !  
« Maintenant, après tant de luttes et d'exploits,  
« Après avoir rangé vingt peuples sous nos lois,  
« Tu t'en irais tomber, vulgaire et méprisée,  
« Dans les mains d'un païen... Ah ! sois plutôt brisée !  
« Car Dieu ne voudrait pas, après tant de succès,  
« Infliger tant de honte à l'arme d'un Français ! »  
Pour la troisième fois sur une pierre bise  
Il frappe : l'air gémit, la pierre se divise...

L'acier demeure intact et ne peut s'ébrécher.

Roland qui sent la mort par degrés approcher,  
Et son cœur se serrer sous cette rude étreinte,  
S'assoit sur l'herbe verte, et d'une voix éteinte :  
« Puisque je vais mourir sans t'avoir pu briser,  
« Durandal, sainte épée ! ô laisse-moi baiser

« Cette garde en or fin, où, sous la pierrerie,  
 « J'ai fait mettre un cheveu de la Vierge Marie,  
 « Une dent de saint Pierre, et dans un gros rubis,  
 « Un peu du vêtement du seigneur saint Denis.  
 « Tu ne tomberas pas entre des mains païennes  
 « N'est-ce pas, Durandal, toi qui sus dans les miennes  
 « Conquérir la moitié du monde ; oh ! n'est-ce pas,  
 « Toi qui sus t'illustrer dans plus de cent combats,  
 « Tu ne seras jamais, lame pure et sans tache,  
 « Au bras d'un Sarrasin, d'un félon ou d'un lâche ! »

Sa voix s'éteint, son œil égaré, ne voit plus.  
 Il va mourir ; ses bras battent l'air, éperdus...  
 Sur l'herbe, de son sang loyal toute trempée,  
 Côte à côte, il a mis son cor et son épée,  
 Puis il s'étend dessus, par ce dernier effort  
 Voulant les protéger au delà de la mort.  
 Du côté de l'Espagne il tourne son visage  
 Afin que Charlemagne et tout son vasselage,  
 Et tous les chevaliers, de tout nom, de tout rang,  
 Disent en le voyant qu'il est mort conquérant.

Lors, s'échappant du cœur, viennent en sa pensée  
Les souvenirs brillants de sa gloire passée ;  
Il revoit ses combats, ses luttes, les pays  
Que pour son Empereur sa bravoure a conquis ;  
Il revoit, gracieuse et triste fiancée,  
Aude, sœur d'Olivier, qu'en France il a laissée ;  
Il revoit son pays, sa famille, et surtout,  
Surtout son Empereur, majestueux, debout,  
Avec son chef fleuri, sa barbe qui l'inonde,  
Dans une main l'épée et dans l'autre le monde !  
Puis, il fait sa prière en chevalier pieux,  
Dit son « meâ culpâ », soulève vers les cieux  
Le gant de sa main droite... et, dans une auréole,  
Son âme de soldat au Paradis s'envole.

Immense est la montagne et le défilé noir.  
Le soleil s'est éteint, rouge ; l'ombre du soir  
S'étendant sur ces lieux à l'aspect âpre et rude  
Jette une sombre horreur sur cette solitude.  
Pas une étoile au ciel ; sur la terre, aucun bruit :  
Rien que la grande voix du torrent dans la nuit,

Les sifflements du vent, les rauques cris de joie,  
Des vautours voltigeant sur leur immense proie,  
Et dans cet océan humain, bardé de fer,  
Trouant la peau, buvant le sang, mangeant la chair...

Hâte-toi, roi de France ! Hâte-toi, Charlemagne !  
Presse ton destrier ! chevauche vers l'Espagne,  
Et prépare ton bras à des combats nouveaux :  
Une immense douleur t'attend à Roncevaux !  
Hâte-toi, Charlemagne à la barbe chenue !  
Cours ! bientôt le soleil sur la montagne nue  
Laira : tu pourras voir alors, grand Empereur,  
Que ces vingt mille morts ont besoin d'un vengeur !

---



## AVEU.

La tendre voix du rossignol sauvage  
Que nuit et jour on entend retentir,  
Charme mon cœur et doucement m'engage  
A dire ici ce qui me fait gémir.  
Aussi le dois-je avouer sans mentir  
A celle-là qui retient en otage  
Toute ma vie, et peut en faire usage  
A son plaisir.

Je veux lui dire à ma belle trop sage,  
Qu'en un moment elle a su conquérir  
Par ses doux yeux, le cœur d'un pauvre page  
Qui pour jamais jure de la servir.  
Je veux lui dire à quel point de désir  
En est venu ce cœur jadis volage,  
Puisqu'il souhaite, en si cher vasselage,  
Toujours souffrir.

Mais quand je vois son chaste et clair visage,  
on front poli qu'un baiser peut ternir,  
Voici soudain que s'en va mon courage :  
Je n'ose plus ma peine découvrir.  
A ses genoux, à force de languir,  
Je tombe alors, sans voix et sans langage,  
Et je voudrais, en lui rendant hommage,  
Ainsi mourir.

---

## LE RÊVE DU PRIEUR.

A ERNEST COQUELIN.

Donc, au vieux temps jadis, en pleine Normandie,  
Par un beau jour d'été, ruisselant de rayons,  
Au bord d'une rivière à l'allure engourdie  
Que troublaient de leurs sauts carpes et carpillons,  
La robe relevée et les bras hors des manches  
Père Anselme, prieur au prieuré d'Avranches,  
De la pêche à la ligne éprouvait les douceurs.  
Oh ! le beau moine ! avec sa figure vermeille,  
Son ventre respectable, aux tranquilles rondeurs,  
Son petit nez brillant d'indiscrètes lueurs,

Joyeux coups de soleil sortis de la bouteille ;  
Son quadruple menton, ses petits cheveux roux  
Encadrant carrément sa face bien rasée,  
Et ce contentement mystérieux et doux  
Qui fait les yeux plus clairs et la chair plus rosée !  
En te voyant ainsi qui ne t'eût admiré  
O gras prieur, honneur de ton gras prieuré ?

Pour moi, j'eusse admiré ta patience insigne.  
Depuis cinq grands quarts d'heure à sa place rivé,  
Notre digne prieur n'avait pas relevé  
Même pour un instant, le bâton de sa ligne ;  
Pas le moindre goujon qui vînt s'aventurer  
Autour de son bouchon : les poissons hérétiques  
Avec une constance à s'en désespérer  
Fuyaient obstinément les appâts monastiques.  
Aussi, du front rêveur du pêcheur malheureux,  
Le sommeil, voltigeant avec l'ombre des branches,  
Se mit tout doucement à glisser sur ses yeux :  
Le digne prieur vit dans des ténèbres blanches  
S'estomper le tableau devant lui déroulé :

Le ciel bleu, se mêlant à l'or des champs de blé ;  
Sur des ruissellements de lumière argentée  
Sa ligne, par le flot nettement reflétée ;  
De son cher prieuré les clochetons hardis  
Reluisant au soleil avec des airs de fête :  
Enfin, tout disparut aux regards alourdis  
Du respectable moine : il appuya sa tête  
Contre le tronc d'un saule, et, sa ligne à la main,  
S'endormit doucement... et ronfla.

Mais soudain

Il tressaille, son corps s'agite, sa poitrine  
En brusques mouvements se soulève et bondit...  
Sans doute, quelque noir souvenir le chagrine...  
Il rêve... ô rêve affreux ! ô cauchemar maudit !

Entre quatre grands murs de pierre  
Qu'un mince filet de lumière  
Coupe d'un triste rayon blanc,  
Dans une atmosphère glacée  
L'œil éteint, la tête baissée,  
Il est seul, assis sur un banc.

Cette prison — car c'en est une ! —  
Au pâle reflet de la lune  
Il la reconnaît, atterré :  
C'est la prison où, juge austère,  
Il mettait les autres naguère :  
C'est la prison du prieuré !

Quelle faute a-t-il pu commettre  
Lui, le prieur, lui, le grand maître  
Tenant en juridiction  
Toute la sainte moinerie,  
Pour qu'on l'outrage et l'injurie  
D'une telle punition ?

Il en a perdu la mémoire :  
Mais cette faute, il faut le croire,  
Fut grave, car avec terreur  
Il constate — preuve parfaite  
D'une pénitence complète —  
Son épouvantable maigreur.

Las ! qui pourrait le reconnaître  
Ce joyeux moine, dont tout l'être  
N'était que sourire et santé ?  
Où donc ce teint pétri de roses ?  
Ce corps paisible, aux larges poses,  
D'une âme paisible habité ?

Sa robe mince et délabrée  
Au froid donne une libre entrée,  
Et tombe par plis secs et droits  
Contre son corps maigre, sans force,  
Qui semble n'être que l'écorce  
Des belles rondeurs d'autrefois.

Pauvre captif ! il se désole !  
Il reste, sans une parole,  
Le front appuyé sur sa main...  
Tout à coup, voilà qu'il se dresse...  
Qu'a-t-il donc ? quel tourment l'opresse ?  
Saints du paradis !... Il a faim !

La faim ! — singulière souffrance  
Qu'il savait tenir à distance  
Jadis, avec grande rigueur :  
La faim ! — supplice épouvantable  
Pour tout estomac respectable,  
Surtout pour celui d'un prieur !

D'un pas inquiet et rapide  
Il parcourt la prison humide  
Fouillant, tâtonnant, regardant :  
Mais rien que la grande muraille  
Et pas la moindre victuaille...  
Rien à se mettre sous la dent !

Si, pourtant ! au coin de la table  
Il aperçoit — le pauvre diable ! —  
Comme seul remède à la faim  
De plus en plus opiniâtre,  
Près d'une cruche d'eau saumâtre  
Un unique morceau de pain.



Quelle lugubre et maigre chère  
Pour lui qui n'y goûtait naguère  
Qu'aux jours de jeûne seulement !  
Lui qui mettait toute sa gloire  
A bien manger comme à bien boire  
En servant Dieu dévotement !

Pour jamais êtes-vous parties  
O belles poulardes rôties !  
O succulents et gras poulets !  
Vous qui, dans la vaste cuisine,  
Aviez si plantureuse mine  
Suspendus en longs chapelets !

Où donc êtes-vous, ô bouteilles,  
Profilant vos ombres vermeilles  
Sur la nappe aux blancheurs de lin ?  
Où donc êtes-vous, heures roses,  
Où l'on savourait, portes closes,  
Le large rire et le bon vin ?

Pourtant la faim est la plus forte.  
Avec un gros soupir, il porte  
A sa bouche l'odieux pain...  
Mais d'une secousse subite  
Voici que tout son bras s'agite,  
Le morceau remue en sa main...

Qu'est-ce donc ? ô surprise étrange !  
A ses yeux étonnés, tout change,  
Tout s'efface et s'évanouit...  
L'air est tiède, le soleil brille,  
La rivière, où le ciel scintille,  
Coule doucement et sans bruit ;

Enfin, à la ligne tendue  
Une grosse carpe pendue  
Dans l'eau s'agite de fureur :  
C'est elle qui, prise à l'amorce,  
En se débattant avec force  
Avait réveillé le dormeur.

Ce n'était donc qu'un rêve. Un placide sourire  
Tel qu'après la tempête un rayon de soleil  
De notre bon prieur dore le teint vermeil.  
Adieu le froid, la faim, effroyable martyre !  
Adieu l'affreux pain noir ! Il se frotte les yeux,  
Se met sur son séant, et retire, joyeux,  
Le poisson frétilant, capture inespérée :  
Puis, en le détachant, d'un tranquille regard  
Embrasse tout autour la campagne dorée,  
Les moutons par les prés pâturent au hasard,  
La rivière, fuyant sous les arceaux des branches,  
Et dans le fond, avec ses deux tourelles blanches,  
Le bon, le cher couvent, que pendant un instant  
On avait cru perdu, que l'on regrettait tant !

A ce riant tableau, plein de calme et de joie.  
Il se sentit le cœur de tout point rassuré,  
Et portant fièrement sa mirifique proie,  
Le gras prieur rentra dans son gras prieuré.

---

VII

AU TEMPS JADIS.

(Chanson.)

Au temps jadis où je l'aimais,  
Je souffrais souvent, je pleurais,  
J'avais le cœur gonflé de larmes :  
Mais ces pleurs étaient pleins de charmes,  
Et je ne l'oublierai jamais  
Le temps jadis où je l'aimais !

Maintenant que je ne veux plus  
L'aimer, — hélas ! soins superflus ! —  
Celle-là qui me prit la vie,  
Ma chère tristesse est partie,  
Et mes beaux malheurs sont perdus  
Depuis que je ne l'aime plus.

Ah ! combien valait mieux souffrir !  
Souffrir nuit et jour, et gémir !  
Combien mieux valait la souffrance  
Que cette froide indifférence  
Qui ne fait pas même mourir :  
Ah ! combien valait mieux souffrir !

Reviens-moi donc, belle douleur,  
Tendre chagrin, heureux malheur,  
Tristesse qui faisais ma joie :  
Qu'un seul moment je la revoie,  
Dût cent fois se briser mon cœur...  
Reviens-moi donc, belle douleur !

Au temps jadis où je l'aimais  
Je souffrais souvent, je pleurais,  
J'avais le cœur gonflé de larmes :  
Mais ces pleurs étaient pleins de charmes,  
Et je ne l'oublierai jamais  
Le temps jadis où je l'aimais !

---

VIII

LA VEUVE.

A ABRAHAM DREYFUS

I

Sur sa figure pâle et sur son front pensif,  
    Qu'auréole le flot massif  
    De ses lourdes tresses dorées,  
On lit de fins sillons tracés par le malheur :  
    Si, du visage, on pénétrait au cœur,  
On y découvrirait des douleurs ignorées.

De ses yeux demi-clos l'éclat s'est affaibli :  
Sa jeune bouche a pris le pli  
D'un vague et douloureux sourire :  
Sous le corsage noir, la fraise au col bombé,  
Son dos se penche, étroit, un peu courbé,  
Et son sein, par instants, se soulève et soupire.

Le menton dans sa main à la blanche maigreur,  
Elle suit, comme un sphinx rêveur,  
Le cours des pensers qui l'opresse :  
Sur son corps délicat, de moments en moments,  
On voit passer, par courts frémissements,  
Le récent souvenir d'une amère tristesse.

Le fauteuil aux bras tors, aux bizarres dessins,  
L'encadre dans ses deux coussins  
Brodés d'oiseaux et de couronnes,  
Et du soleil couchant les rayons inclinés  
Pointillent d'or les lambris blasonnés ;  
Et, dans le fond ombreux, le grand lit à colonnes.



Un reste de tison dans le foyer brûlant  
Éclaire d'un reflet sanglant  
Les vitraux aux fleurs délicates :  
Sous la cheminée haute, un lévrier danois,  
Vieux chien de chasse aux poils rudes et droits,  
Dort, allongeant sa tête entre ses longues pattes.

## II

Soudain perçant avec effort  
Un coin de la tapisserie,  
Une petite tête sort,  
Une voix mutine s'écrie :  
« C'est moi ! c'est moi ! mère chérie ! »

Puis, bondissant vers le fauteuil,  
Au travers de la pièce immense,  
Un enfant aux habits de deuil

Sur les genoux grimpe, s'élançe,  
Et baise sa mère en silence.

## III

A cette douce voix, à ce tendre baiser  
Que le chérubin vient poser  
Sur son front aux rêves sévères,  
Elle rit, et chassant le passé douloureux,  
Rend à l'enfant, parmi ses blonds cheveux,  
Un de ces bons baisers comme en savent les mères.

Ses yeux brillent de joie : à flots, son jeune sang  
Bouillonne et colore en passant  
Le fin tissu de sa peau blanche ;  
Son cœur, comme enchaîné, s'est soudain délié ;  
Elle revit : tout paraît oublié  
Près de l'être adoré qui sur elle se penche.

Quittant la place chaude aux pieds des grands chenets,

Le lévrier, à pas muets,

Sitôt qu'il voit l'enfant paraître,

Se dirige vers lui, pose sur ses genoux

Sa bonne tête à l'œil tendre, aux poils roux,

Et lèche doucement la main du jeune maître.

Cependant dans un cadre orné de crêpe noir,

Un cavalier semble tout voir,

Engoncé dans sa fraise neuve :

Sous sa moustache fière un sourire a passé :

Humide et doux, son œil a caressé

Dans un même regard son enfant et sa veuve.

---

REFRAIN D'AUTOMNE.

Voici l'automne renaissant,  
L'automne aux teintes blondes ;  
Le vent plus frais passe en glissant  
Sur tes épaules rondes :  
C'est la saison du souvenir,  
Souvenons-nous, ma mie !  
Surtout ne laissons pas venir  
Le temps où l'on oublie !

Enfonce bien ton grand œil noir  
Sous ta cornette rose ;  
Car tous deux nous irons ce soir,  
Quand la nuit sera close,  
Près du grand chêne où près de moi  
Tu vins souvent, ma mie...  
Doux moments, indicible émoi,  
Que jamais l'on n'oublie !

Vert était le bois au printemps  
Et la feuille embaumée ;  
Aujourd'hui les tristes autans  
Pleurent sous la ramée :  
Mais jeune est resté notre amour,  
Et nous rions, ma mie,  
Quand on nous dit qu'il vient un jour  
Un jour où l'on oublie !

Ne rions pas trop toutefois :  
Souvent grave personne

Dit que les cœurs, comme les bois,  
Ont toujours leur automne :  
Mais en faisant que le printemps  
Dure toute la vie,  
Jamais nous ne verrons le temps  
Le temps où l'on oublie !

---

X

## LE LAURIER-ROSE.

A MADAME L. DE C...

Je veux vous conter une histoire  
Une histoire des temps passés.  
Hélas ! elle est triste et bien noire !  
Les deux héros sont trépassés  
Et la scène est un cimetière !  
Mais ici-bas, douleur sincère  
Est plus douce que la gaîté :  
La larme — c'est la vérité

Dure parfois, mais qui console ;  
Le rire — l'illusion folle  
Qui laisse, alors qu'elle s'envole,  
Plus froide la réalité.  
Si donc l'histoire n'est pas gaie,  
Si même elle semble peu vraie,  
N'en accusez pas le conteur :  
Il l'a prise en une légende  
Bien vieille — mais pas allemande ! —  
Comme en un herbier une fleur.

Ils s'aimaient d'amour sans égale :  
Tristan, Yseult étaient leurs noms.  
Il s'aimaient : la chance fatale  
D'avance avait marqué leurs fronts,  
Car une lâche et sombre envie  
Les poursuivant partout, toujours,  
Avait empoisonné leur vie  
Et brisé leurs belles amours.  
Le roi Mark — c'est le nom du traître —  
Était de ces vieillards maudits



Comme on en trouvait tant jadis,  
Comme on en trouve encor peut-être,  
Qui, voyant d'un œil irrité  
Briller auprès d'eux la jeunesse,  
Aigris par leur sombre vieillesse,  
De ce monde déshérité  
Voudraient bannir toute tendresse,  
Toute grâce et toute beauté.  
Pauvres enfants ! douces victimes !  
Hélas ! contre un tyran jaloux  
Et si puissant, que pouviez-vous  
Malgré vos tendresses sublimes ?  
Aussi de l'amour partagé  
Après avoir connu l'ivresse,  
Après mainte et mainte promesse,  
Maint serment entre eux échangé,  
Alors qu'une joie éternelle  
Un avenir aux jours dorés  
A leur tendresse mutuelle  
Souriait — cette main cruelle  
Les avait soudain séparés.

O longue et pénible l'absence  
Quand au bout n'est pas le retour !  
Quand envolée est l'espérance,  
Et que le jour succède au jour  
Et la souffrance à la souffrance !  
Quand jamais un rayon n'a lui  
Au cœur que la peine dévore ;  
Quand aujourd'hui, c'est hier encore !  
Quand demain doit être aujourd'hui !  
Or Tristan, l'âme consumée  
Dans l'ennui d'un exil amer,  
Un soir qu'il regardait la mer  
Par le couchant tout enflammée,  
En pensant à sa bien-aimée  
Eut un sourire triste et doux,  
Et mourut. — Eh quoi ! direz-vous,  
Mourir comme cela, sans cause,  
Sans nul mal que la Faculté  
Ait bien et dûment constaté,  
Anévrisme, fièvre ou névrose ?  
Mourir ainsi, rien que d'amour ?

Nous te croirons un autre jour,  
O conteur, et trouve autre chose !  
Autre chose ? à quoi bon ! Au temps  
Où nous transporte notre histoire,  
Quand le monde, dans son printemps,  
Rayonnant de sa jeune gloire,  
Avait la faiblesse de croire  
Aux cœurs à tout jamais constants,  
Quoi qu'on en pense ou qu'on en die,  
Soyez sûr que pour son amie  
On mourait ainsi, sans effort,  
Et que l'amour donnait la mort  
Aussi bien qu'il donnait la vie !

Donc, le pauvre Tristan mourut.  
Pour le voir, Yseult accourut,  
Trop tard, hélas ! car sous la terre  
Le bien-aimé dormait glacé  
Dans son tombeau de blanche pierre.  
Triste alors, le cœur harassé,  
Sur un des coins du mausolée

Elle mit son front sans gémir,  
Puis soupira... Dans ce soupir  
Son âme s'était envolée !

L'histoire de ces deux amours  
Dans tout le pays répétée  
Occupa pendant quelques jours  
L'esprit d'une foule attristée.  
Avec grande pompe l'on mit  
Le corps de la pauvre héroïne  
Dans la tombe toute voisine  
De celle de Tristan ; l'on fit  
Étalage de grande peine  
Pendant le jour qu'on l'enterra ;  
On pria beaucoup, on pleura...  
Puis, comme en toute chose humaine,  
Bientôt après on oublia.

Mais la haine jamais n'oublie.  
Jaloux, même après le trépas,  
Le tyran Mark ne voulut pas

Que, séparé de son amie  
Tout le temps que dura sa vie,  
Tristan par la mort pût s'unir  
A sa bien-aimée, et dormir  
L'éternel sommeil près de celle  
Qui, vivante, resta fidèle.  
Entre les deux tombeaux placés  
L'un près de l'autre, Mark fit faire  
Pour séparer les trépassés,  
Un mur de ciment et de pierre  
S'enfonçant de dix pieds en terre,  
S'élevant d'autant vers les cieux.  
Quand ce travail mystérieux  
Fut fini, le jour allait naître  
Et déjà blanchissait la nuit...  
Alors le tyran fut instruit  
Qu'il pouvait venir voir en maître  
Le mur par ses ordres construit.  
  
Bientôt dans le grand cimetière  
Qu'illumine de sa lumière

L'aurore, il pénètre, joyeux,  
Portant, rayonnant dans ses yeux,  
L'éclair de sa haine assouvie :  
« Ils seront, se dit-il tout bas,  
« Séparés après le trépas,  
« Comme ils l'étaient pendant leur vie ! »  
Et du triomphe fier et sûr,  
Il lève les yeux vers le mur...  
O rage ! ô vengeance incomplète !  
Du tombeau de Tristan partait  
Un laurier-rose, qui montait  
Le long du mur jusqu'à la crête,  
Et de l'autre côté sortait,  
Recouvrant, voûte parfumée  
Où brillait la rosée en pleurs,  
Le tombeau de la bien-aimée  
De son ombrage et de ses fleurs !

Se tournant vers son entourage  
D'un pareil miracle interdit :  
« Qu'on coupe cet arbre maudit ! »

Ordonne Mark, tremblant de rage.  
A sa parole on obéit.  
Mais dès le premier coup de hache  
L'arbre pousse un cri de douleur :  
On s'arrête, on tremble, on a peur...  
« Allons ! » dit Mark plein de fureur,  
« Qu'on frappe encore, ou je me fâche ! »  
Un second coup... Mais aussitôt,  
De la verdure frémissante  
Sort et monte comme un sanglot  
Une voix plaintive et dolente :  
« Oh ! méchant ! Quel cruel souci  
« As-tu de me blesser ainsi ?  
— Par l'enfer ! dit Mark, plus de hache :  
« Au lieu de couper, qu'on arrache ! »  
Personne ne veut obéir,  
Le devoir cède à l'épouvante...  
Voyant sa parole impuissante  
Mark de honte se sent frémir  
Et devient ivre de colère :  
Il met les deux genoux en terre,

Il saisit de sa large main  
L'arbre, et d'un effort surhumain  
Cherche à l'arracher... mais soudain,  
Voici que les branches grandissent,  
Entourent son corps, le saisissent,  
L'étreignent dans leurs bras fleuris...  
Le tyran appelle à grands cris...  
Mais les soldats, saisis de crainte,  
Se sont enfuis hors de l'enceinte.  
Alors, entouré de tombeaux,  
Seul dans l'immense cimetière  
Contre l'arbuste qui le serre  
De ses innombrables rameaux,  
S'appuyant au bord de la tombe  
Il veut se roidir... vains efforts !  
Il étouffe, il râle, il succombe  
Au milieu d'un peuple de morts !

Quand le soir, les gardes cherchèrent  
Ce que Mark était devenu,  
Du laurier-rose ils s'approchèrent :



Le cadavre avait disparu.  
Mais, constellé de fleurs écloses,  
L'arbre, montant d'un jet plus sûr,  
Faisait disparaître le mur  
Sous ses ondulations roses ;  
Et, recouvrant de ses rameaux  
La tombe de la bien-aimée,  
Dans la même étreinte embaumée  
Réunissait les deux tombeaux.  
O miracle ! en dépit des haines  
Et des complots d'un cœur mauvais,  
Tous les deux dans ces douces chaînes  
Étaient réunis à jamais !  
O chaste et gracieux mystère !  
L'amour, toujours jeune, et plus fort  
Que le ciment et que la pierre,  
Bravait tyrannie et colère,  
Et sortait vivant de la mort !

O vous ! dont les âmes jumelles  
Dans des tendresses mutuelles

N'ont pu se rejoindre ici-bas,  
Puisse vous unir le trépas !  
Puisse une brise passagère  
Prenant sur le tertre fleuri  
Où repose l'être chéri  
Quelque graine tombée à terre,  
L'emporter, d'une aile légère,  
Jusqu'à la tombe où vous dormez...  
Et là, sous des cieux embaumés,  
De cette graine voyageuse  
Puisses-tu germer et grandir  
Éternellement vigoureuse,  
Fleur bien-aimée et précieuse,  
Fleur de l'immortel souvenir !

---

ANDRÉ CHÉNIER



# ANDRÉ CHÉNIER.

A PAUL DÉROULÈDE.

O Liberté ! que de crimes on commet en ton nom !

M<sup>me</sup> ROLAND.

## I

Trois jours !... et la Terreur dont le pouvoir chancelle,  
Va finir dans la honte et dans l'abjection,  
Maudite pour jamais, ne laissant après elle  
Qu'une longue exécution.

Trois jours !... en attendant, la guillotine active  
Frappe à coups plus fréquents et plus précipités,  
Comme s'il lui semblait que le repos arrive,  
Que les moments lui sont comptés.

Et malgré tout, talent, innocence, génie,  
Malgré les longs efforts d'un père infortuné,  
Au nom de la justice — exécrable ironie ! —  
André Chénier est condamné.

C'en est fait : emplissant les longs corridors sombres  
De ce nom grand déjà, désormais immortel,  
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
A jeté son funèbre appel.

Le poète écrivait : un vers venait d'éclorre  
Dans son cerveau puissant, vers à peine achevé,  
Qui sur le papier blanc brillait humide encore :  
Brisant sa plume, il s'est levé.

Et lui, paisible amant des bois et des fontaines,  
Lui, noble citoyen au cœur loyal et haut,  
Poussé par le torrent inconscient des haines  
Où marche-t-il? A l'échafaud!

Voyez : de la prison la porte s'ouvre à peine  
Qu'au milieu de soldats, une charrette en sort,  
Gémissant sous le poids de la pâture humaine  
Qu'elle va jeter à la mort.

Un court frémissement fait onduler la foule :  
Mille poings sont en l'air, mille cris sont poussés :  
Le pesant chariot se met en marche, roule,  
Et fend le peuple aux flots pressés.

Lentement, vers le lieu du supplice il s'avance,  
Et le chemin est long, et tu peux accourir  
Populace, et goûter la noble jouissance  
D'insulter ceux qui vont mourir!

## II

Sans doute, entouré de ces rages,  
Souffleté de ces vils outrages,  
Par ces mille poings menacé,  
Le poëte a courbé la tête,  
Il a frémi sous la tempête,  
Un subit effroi l'a glacé.

Sans doute, à ce spectacle infâme,  
Il a senti s'emplir son âme  
De dégoût et d'aversion ;  
Ou bien, plus que dégoût et crainte,  
Il a subi la rude étreinte  
D'une noble indignation...



Non, cependant : il est tranquille ;  
Debout dans la charrette vile  
Il n'a pas un instant frémi ;  
Et sa bouche, loin de maudire,  
S'éclaire d'un vague sourire,  
Et son œil se voile à demi.

Qu'est-ce donc ? ah ! c'est un beau rêve  
Qui le ravit et qui l'enlève  
A son martyr d'ici-bas !  
Que lui fait ce peuple en délire  
Qui se lève pour le maudire ?  
Il ne voit pas, il n'entend pas.

Oh ! comme il laisse sa pensée  
S'élancer, mollement bercée  
Sur les ailes du rêve d'or,  
Et, dans l'illusion profonde,  
Voler en plein ciel, loin du monde,  
Monter plus haut, plus haut encor !

Grâce au mirage qui l'enivre,  
Près de mourir, il croit revivre ;  
Le présent s'est évanoui :  
Au sein d'une vive lumière  
Voici son existence entière  
Qui se déroule devant lui.

Oh ! les premiers temps de l'enfance,  
Où la vie à peine commence  
Fraîche, ignorante des malheurs,  
Et, comme le fleuve à sa source,  
Ne trouvant encor dans sa course  
Qu'un lit tout parsemé de fleurs !

Oh ! les solitudes chéries,  
Où promenant ses rêveries  
Il a, pour la première fois,  
Reçu dans son âme confuse  
Le baiser de sa blanche muse  
Qui le guettait au fond d'un bois !

Où sous les grands chênes antiques,  
Épris des chefs-d'œuvre classiques  
Et de la verte antiquité,  
Déjà, d'une touche légère,  
Il tâche d'imiter Homère,  
Et veut marcher à son côté !

A vingt-deux ans, c'est le voyage :  
La Suisse riante ou sauvage ;  
C'est, dans ce tranquille pays,  
L'Hasly, solitude arrosée  
Par l'Aar, doux et frais Élysée  
Qu'il a chanté pour ses amis ;

Ou bien, c'est la brune Italie,  
La terre classique, remplie  
Des purs souvenirs d'autrefois ;  
Et, sur les bords sacrés du Tibre,  
Rome, la grande cité libre,  
Rome, la maîtresse des rois.

Au retour, après trois années  
A l'art tout entières données,  
C'est l'Angleterre au ciel pâli ;  
Et dans l'ambassade lointaine  
Le spleen noir, que combat à peine  
Le travail, père de l'oubli.

La patrie enfin retrouvée  
Il se livre, dès l'arrivée  
Au courant paisible et dompté  
Du fleuve qui parcourt la France,  
Portant en ses eaux l'espérance  
D'une tranquille liberté.

Mais quand le sombre orage arrive,  
Quand le fleuve, couvrant sa rive,  
Court et bondit en mugissant,  
Par les campagnes désolées  
Roulant, dans ses ondes troublées,  
Des torrents de fange et de sang ;

Quand la liberté dépassée  
Par une licence insensée  
Erre sans aide, sans soutien,  
Sans que sa voix se fasse entendre :  
Honneur à qui vient la défendre !  
Place au poëte-citoyen !

Place au lutteur noble et sincère  
Qui, plein d'une sainte colère  
Contre une vaine cruauté,  
Dût-il se briser dans la lutte,  
Défend un roi qu'on persécute  
Tout en blâmant la royauté !

Vains efforts ! Inutile audace !  
Aux vivats de la populace  
Louis Seize est guillotiné :  
Robespierre commande en maître ;  
Qui le désapprouve est un traître,  
Qui l'ose dire, un condamné.

Alors, loin des places publiques,  
Loin des orages politiques  
Dont le ciel se met à trembler,  
Avec quelle ivresse profonde  
A Versailles, seul, loin du monde  
Le poëte va s'exiler !

Dans sa tranquille solitude  
Que douce lui semble l'étude !  
Et qu'il retrouve avec bonheur  
Ses livres chéris, ses poëtes,  
Consolations toujours prêtes,  
Bûme de l'esprit et du cœur !

Vaillamment il suit à la trace  
Virgile, Théocrite, Horace,  
Sans jamais se sentir lassé ;  
Avec eux son âme se lie...  
O joie ineffable ! Il oublie  
Le présent au sein du passé.

Pourtant, quand la foudre qui tonne  
Et dont le fracas l'environne  
Vient à pénétrer jusqu'à lui,  
Et d'une lumière sanglante  
Déchire l'ombre consolante  
Où son souvenir s'est enfui ;

Alors le rêve heureux s'efface !  
Il frémit, il regarde en face  
L'odieuse réalité ;  
Son génie indigné s'allume :  
La strophe bondit, frappe, écume,  
Souffletant le crime éhonté.

Mais ce sont fureurs passagères :  
Le poëte aux grâces légères  
Pour de tels élans n'est point né ;  
Il préfère à l'ode énergique  
L'harmonieuse bucolique  
Ou l'églogue au chant alterné.

Plus que les pâles Euménides,  
Il aime les Nymphes timides  
Fuyant le satyre enivré,  
A l'heure où Phébé dans les branches  
Revêt de ses dentelles blanches  
Les profondeurs du bois sacré.

Sur la rive où pleure le saule  
Il aime voir l'humide épaule  
De la naïade au sein des eaux :  
Il aime, aux heures matinales,  
Dans les prés, les chants des cigales,  
Ceux de Zéphyr dans les roseaux.

Il ouvre pour quelque bergère  
Daphné, Lycoris ou Nèere,  
D'un beau pasteur les bras nerveux,  
Ou bien, sous la vague marine,  
Berce la jeune Tarentine  
Myrto, la vierge aux blonds cheveux.



Voilà son éternel poëme !  
Voilà ce qu'il voit, ce qu'il aime ;  
Tel est le pays enchanté  
Où, loin de la tristesse humaine,  
Libre, heureux, confiant, le mène  
La muse de l'antiquité.

Les projets lui viennent en foule :  
Tout un avenir se déroule  
Plein d'études et de travaux :  
Il veut, et l'annonce lui-même,  
Au moule de l'ancien poëme  
Adapter des pensers nouveaux ;

Il veut, sous cette forme antique,  
Célébrer la jeune *Amérique* ;  
Enseigner le doux *Art d'aimer*,  
Chanter *l'Invention* féconde,  
Ou peindre *Suzanne* la blonde,  
Au bain, prête à se parfumer.

Oh ! les beaux rêves qu'il caresse !  
 N'a-t-il pas pour lui la jeunesse  
 Unie au travail bien-aimé ?  
 Trente ans ! l'âge fort où l'on crée,  
 Où l'œuvre jaillit, inspirée,  
 Du grain que l'étude a semé !

. . . . .  
 . . . . .

## III

Mais qu'est-ce donc ? Un choc brusque, soudain, l'arrête...  
 Il se réveille... horreur ! Le songe est effacé...  
 Auprès de lui la foule et l'ignoble charrette :  
 Devant lui, l'échafaud dressé.

Il ne tressaille point. — Dans sa fierté sublime,  
Innocent, au bourreau sans crainte il va s'offrir :  
Un éclair, un bruit sourd... et Chénier meurt victime  
De la Terreur qui va mourir.

Oublions, oublions cette époque irritée !  
O Liberté divine, ô fille de la loi,  
En voyant sous ton nom tant de honte abritée  
On se prend à douter de toi !

On ne t'accepte plus comme le but suprême  
Où conduit l'avenir, où va l'Humanité ;  
On est prêt à flétrir d'un indigne blasphème  
Ta grandeur et ta majesté.

Mais non ! car tu n'es pas coupable de l'outrage !  
Non ! ce n'est point par toi que le sang a coulé :  
Et si ton nom sacré préside à ce carnage,  
C'est qu'une autre te l'a volé !

Cette autre, que l'on hait aussi fort que l'on t'aime,

Cette autre, qui se dit ta sœur, ô Liberté!

C'est la Licence folle avec l'Émeute blême

La torche en main, à son côté!

C'est elle qui, marchant près de toi, pâle et sombre,

Frôlant ton pur manteau de ses sales haillons,

Sur ton brillant flambeau jette parfois son ombre

Et met du sang dans tes rayons!

C'est elle qui te suit, ardente, et prend ta place

A ta première erreur, à ton premier faux pas,

Pour appeler bientôt le despote qui passe

Et tomber ivre dans ses bras!

C'est elle qui se plaît à la noire hécatombe;

Elle que réjouit l'âcre odeur du charnier;

C'est elle la coupable: et sur elle retombe

Le meurtre indigne de Chénier!

Et toi poëte, toi dont le vigoureux blâme  
De la fausse déesse a flétri les méfaits,  
Dors en paix au pays où t'emportait ton âme,  
    Au beau pays que tu chantais.

Dans l'ombre fraîche, au bord d'un ruisseau qui murmure,  
Voici le marbre pur où ton nom est gravé;  
Un souffle de printemps plane sur la nature :  
    L'astre de la nuit s'est levé.

La rose des tombeaux et le pâle asphodèle  
Mêlent autour de toi leurs suaves couleurs,  
Et Zéphyr, en volant, vient caresser de l'aile  
    Le gazon constellé de fleurs.

Au son plaintif et doux d'une flûte lointaine  
Les nymphes, s'enlaçant sous les verts orangers,  
Dansent sur l'herbe épaisse, en l'effleurant à peine  
    De leurs pieds actifs et légers;

Ton vers harmonieux dans les branches soupire,  
Et Mnémosyne, ouvrant son péplum argenté,  
Dépose sur la tombe où ton âme respire  
Le laurier d'Immortalité !

---

# TABLE.

---

AU LECTEUR

## RIMES ÉPARSES.

	Pages.
I. Les Trois Fleurs (à M. E. Legouvé). . . . .	7
II. Les Anesses (à M. E. Manuel). . . . .	15
III. La Dernière Couvée. . . . .	20
IV. Billet de faire part (à C. Coquelin). . . . .	25
A. La Lionne (à Édouard Clunet). . . . .	32
VI. La Fête-Dieu (à M <sup>lle</sup> Reichemberg, de la Comédie Française). . . . .	37
VII. Le Baiser. . . . .	43
VIII. Berceuse (à M <sup>me</sup> Fleury, de la Comédie-Française).	49
IX. L'Office des morts. . . . .	52

	Pages.
x. Croquis (à René Delorme). . . . .	55
xi. Harpes Éoliennes. . . . .	57
xii. Le Ver luisant. . . . .	59
xiii. Les Pressentiments (à mon frère). . . . .	62
xiv. La Cascade. . . . .	70
xv. Printemps. . . . .	73
xvi. Les deux Prières (à ma mère). . . . .	77
xvii. La Mouche. . . . .	81
xviii. Près du Malheur. . . . .	83
xix. Les Tentations d'Antoine (à M. E. Delannoy) . .	85

### EN AIMANT.

i. Aux femmes. . . . .	95
ii. Le Tombeau. . . . .	97
iii. Un Grain. . . . .	106
iv. Les Violettes (à Alphonse Daudet). . . . .	108
v. Bonheur. . . . .	115
vi. La Source. . . . .	118
vii. Remerciment. . . . .	123
viii. Dans les Fleurs (à Hector Salomon) . . . . .	126
ix. Vendetta (à Pierre Berton). . . . .	129
x. Anniversaire. . . . .	139
xi. Souhait (à J. Massenet). . . . .	142
xii. La Rêvée (à E. M...) . . . . .	144



## TABLE

261

	Pages.
xiii. Nocturne. . . . .	150
xiv. Réponse. . . . .	154

## SONNETS.

i. Myopie . . . . .	161
ii. Le Coup de canon. . . . .	163
iii. Orient. . . . .	165
iv. Le Charme (à madame H. B... . . . .	167
v. Les Tourtereaux. . . . .	169
vi. Meâ Culpâ! (à madame X... . . . .	171
vii. L'artiste (à N. de Swetschinsky). . . . .	173

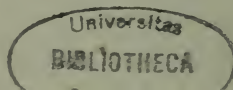
## DANS LE PASSÉ.

i. Églogue (à Eugène Tassin) . . . . .	177
ii. Le Déroit de Mull (à M. A. Joanne). . . . .	187
iii. Belle Erembor (à J. Claretie). . . . .	193
iv. La mort de Roland (à M. Léon Gautier). . . . .	196
v. Aveu . . . . .	205
vi. Le Rêve du Prieur (à Ernest Coquelin). . . . .	207
vii. Au temps jadis. . . . .	216
viii. La Veuve (à Abraham Dreyfus). . . . .	219

	Pages.
ix. Refrain d'Automne . . . . .	224
x. Le Laurier-rose (à madame L. de C...) . . . . .	227

ANDRÉ CHÉNIER (à PAUL DÉROULÈDE) . 241

---









La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

CE

--	--	--	--



a39003



002134749b

CE PQ 2376

.N7A73 1878

COO NORMAND, JAC A TIRE-D'AIL

ACC# 1225909

